

Un mal d'yeux que j'avais s'aggrava. La nuit, mes paupières se collaient l'une contre l'autre, de sorte que j'étais complètement aveugle, jusqu'à ce que ma mère me les eût baignées. Ce fut elle qui fut chargée de me conduire à l'infirmerie. Tous les matins, elle venait me prendre au petit matin. Je l'attendais venant de la porte. Ce n'était pas long ; elle me saisissait la main, m'entraînait du même pas, elle était venue pour s'occuper si je me cognais aux lianes, les traversions les couloirs comme le vent, et descendions les deux étages comme une éponge ; mes pieds rendaient une marche cadencée en temps ; je descendais comme un plomb dans le vide. Augustine avait une sangle qui me tenait solidement. Pour aller à l'infirmerie, il fallait passer derrière la chapelle, puis devant une petite porte toute blanche ; là, elle doublait de vitesse. Un jour que, n'en pouvant plus, j'étais tombée sur les genoux, elle me releva avec une tape sur la tête, en disant : — Dépêche-toi, on est devant la maison des morts. Tous les jours ensuite, dans la crainte qu'elle tombe, elle m'avertissait quand nous étions devant la maison des morts. J'avais surtout peur de la peur d'Augustine, car elle courait si fort, c'est qu'il y avait du danger. Elle m'emmena à l'infirmerie en nage et en souffle ; quel-
un me poussait sur une petite chaise, mon point de côté était passé, et quelques temps quand on venait me laver les yeux. Ce fut encore Augustine qui me conduisit dans la classe de sœur Marie-Aimée. Elle prit une petite chaise pour dire : Sœur, voilà la nouvelle. Je m'attendais à une raclée, mais sœur Marie-Aimée, au lieu de ça, m'embrassa plusieurs fois, et dit : — Tu es trop petite pour être sur un banc, mais tu te mettras ici. Et elle me fit asseoir sur un pupitre, dans le creux de son pupitre, comme il y faisait, dans le creux de pupitre, comme la chaleur des jupes de la sœur, elle essayait mon corps par les escaliers, et de pierres ! Souvent deux sœurs se posaient sur mon petit banc, et j'étais étroitement enlacée entre deux jupes chaudes. Une main tendre appuyait la tête sur mon épaule, et les autres entre mes bras. Cette main douce, et sur cette chaise, quand je m'endormais, elle se transformait en table. La sœur Marie-Aimée y déposait des morceaux de gâteau, des morceaux de sucre, et quelques fois des fleurs. Autour de moi, j'entendais vivre, et une voix pleurait : — Non, ma Sœur, ce n'est pas moi. D'autres criaient : — Sœur, c'est elle. Au-dessus de moi, une voix pleurait, et une voix chaude imposait silence, en s'accompagnant de coups de règle sur le pupitre, qui tombaient et faisaient dans mon creux un bruit de pluie. Parfois, elle faisait un grand mouvement, et mes pieds se retiraient de mon petit banc, et mes genoux s'approchaient de ma chaise, et je voyais se pencher vers moi une guimpe blanche, un menton mince, des dents fines et pointues, et enfin deux yeux caressants qui me portaient une confiance. Aussitôt que mon mal d'yeux fut guéri, l'alphabet s'ajouta à mon alphabet. C'était un petit livre où il y avait des images à côté des mots. Je regardais souvent une fraise que j'imaginais au moins aussi grande qu'une brioche. Quand elle fut guérie, elle me fit place dans la classe, sœur Marie-Aimée me plaça sur un banc entre la sœur Marie-Reine et la sœur Marie-Édouard, qui étaient mes voisines de lit. De temps en temps, elle me permettait de revenir à mon pupitre, où je trouvais des livres avec des images qui me faisaient oublier l'heure. Un matin, elle m'entraîna en grand mystère pour m'apprendre que sœur Marie-Aimée ne ferait plus la classe, parce qu'elle allait prendre la place de sœur Gabrielle pour le dortoir et la salle de lecture. Elle ne me dit pas où elle avait appris cela, mais elle en était toute sûre. Elle aimait beaucoup sœur Gabrielle, qui la traitait toujours comme un enfant ; mais elle n'aimait pas cette sœur Marie-Aimée, ainsi qu'elle l'appelait, car elle méprisait, quand elle savait n'être entendue que de nous. Elle disait aussi que sœur Marie-Aimée ne lui

Sept. 24

2

Mentions légales

Directeur de publication/rédaction : Chris Giot

Comité de lecture : Sandrine Gillet, Clothilde Kerscaven,
Loïc Leproust

Correction : Camille Frémeau

Extrait de couverture : Marguerite Audoux, Marie-Claire

Restes est une revue fondée et animée par l'association
Revue Restes, siégeant au 12 rue de la Goupillerie, 27290
Illeville-sur-Montfort.

Président de l'association : Chris Giot

ISSN (numérique) : 3037-9814

ISSN (papier) : en cours

Retrouvez les précédents numéros, adhérez, faites un don
sur <https://revuerestes.wordpress.com/>

Annexe au Manifeste

Du temps, texte écrit par **Selma Guettaf**

C'est le matin.

Jean. T-shirt large. Leur solitude, à deux. L'eau à bouillir. La tasse de café le matin. Les objets à manipuler, avec délicatesse. L'anse de la tasse qu'on saisit avec le pouce et l'index. Les ustensiles ressentis à travers les doigts, les yeux capteurs, l'œil éveillé, le cœur battant... leur regard est attiré par la fenêtre. Cette lumière et la notion relative du domicile. Sentiment fugace de bien-être. On touche ce qui nous appartient. Il y a de nous dans ces modestes objets.

Les discussions du matin... Qu'est-ce qui se joue précisément ? Il faut célébrer les matins. Cette clope obscène. Cette inspiration profonde. On s'étire. On soupire. Quelques heures après, on prend la clé sur la table. Les yeux brillent, sourire de connivence. On y va ! Impossible de résister à la tentation d'un café à emporter. Une consommation à deux. C'est vraiment le top. Un coffee shop se trouve juste en bas.

Vers midi, ils pensent se mettre dans une brasserie. Djalil commande un café, Khalil une crème brûlée. Leurs cheveux noirs et frisés assombrissent leurs yeux. Ils ont du temps, aujourd'hui. Du temps pour remplir les tasses de café, la bouche, l'estomac. Remplir et oublier les placards qui ne débordent jamais. Ils restent longtemps sur la terrasse, pas pressés de partir.

Ce sont deux individus noirs partageant une connivence qui se mettent en scène, créent un espace sonore. Ils ont appris à discuter, à se faire entendre, mettant en scène leur goût de la solitude à deux. C'est aussi une mise en scène pour soi. Voilà ils prennent le temps, ils paient et laissent même un pourboire. Ils mangent pour combler le manque du pays.

Ils observent les passants, les visages anonymes qui se fondent dans la foule. Ils ressentent une connexion profonde avec les autres marginaux, les exclus, ceux qui ont été laissés de côté par la société. Dans leurs regards croisés, ils se reconnaissent mutuellement. Ceux qui n'ont plus de chez eux ; ceux qui pensent chaque soir qu'ils vont probablement mourir ; ceux qui restent dans des magasins pendant plusieurs heures à éplucher les journaux jusqu'à ce que le regard courroucé d'un employé les pousse à quitter les lieux ; ceux qui après avoir acheté un sandwich constatent avec amertume qu'ils ont déjà dépensé la moitié de leur budget ; ceux qui s'endorment sur des bancs avec pour pensée : avant, j'avais une famille, des amis.

Qui pourrait croire un instant que sa petite vie tranquille basculerait dans un gouffre sans fond ?

Le soir tombe lentement sur la ville. Ils se font livrer cette fois à domicile, petit truc exceptionnel. Une espèce de kebab sophistiqué. Certains, à cause de leur parcours d'émigration, des expériences sans abri perdent l'appétit quand d'autres n'ont plus que ça, manger. L'hiver, ils apprécient de se faire des séries sur Netflix en se tenant chaud sous la couette. C'est une coupure dans cette société qui va vite. L'émigration est un sentiment dévorant.

Selma Guettaf, diplômée en lettres d'Algérie et de France, a travaillé dans le journalisme et le cinéma. Parallèlement, elle poursuit des travaux en création littéraire. Son roman *Les Hommes et Toi* a été sélectionné pour le Prix Senghor en 2017. Son dernier ouvrage, *Plongeon et autres sauts*, a été adapté sur scène par la Compagnie du Cyprès. *Du temps* est extrait du manuscrit *Deux*, à paraître prochainement. Vous pouvez suivre Selma sur **Facebook**.

restes

Revue de l'extramuros

Sommaire

Selma Guettaf, <i>Du temps</i>	3
Textes	5
Laurent Thiron, <i>Les Cosmonautes</i>	6
Christophe Siébert, <i>Psychopompe</i>	12
Phil Powrie, <i>L'Inconnu qui s'avance</i>	21
Sam C. O'Gorman, <i>Bruxelles-la-Rousse</i>	28
Jean-François Drut, <i>Que nos Mots s'égarent</i>	33
Mello von Mobius, <i>Boucler la boucle</i>	44
Noureddine Qadiri Boutchich, <i>.exe</i>	46
Hors cadre	51
Simon Gheeraert, <i>Événement #3301</i>	52
Une lettre	70
Essai	72
Gwenaël Laurent, <i>La Conscience est-elle morte ?</i>	73
Bilan	80

Se
t
x
e

Les Cosmonautes

Laurent Thiron

Calvados (14)

Il démarre sa mobylette comme il démarre sa journée. Sans conviction particulière, juste le balancement du buste vers la droite pour décider le moteur d'un coup de botte, le même geste que pour cueillir la motte au creux de la fourche, tranquille, le poids y suffit, celui du corps et de l'habitude, la moufle droite s'agite sur la manette des gaz pour énerver et chauffer l'engin jusqu'au rugissement monotonal et si peu compétiteur de ses 49 cm³, les sacoches tremblent de chaque côté de la roue arrière, le pot d'échappement s'arc-boute sous le pédalier pour expulser un encens bleuté qui enveloppe doucement la machine et son conducteur ; il attrape le casque tellement malcommode à chausser parce qu'il doit passer par-dessus les oreilles sans dézinguer la monture des lunettes, il galoche le menton au moment d'atteler la jugulaire et de serrer, juste ce qu'il faut, et là, il calme le jeu, réduit les gaz, parce qu'il lui reste à faire le plus important.

Dans la poche droite du paletot, le petit tiroir de carton bleu. Bonheur de s'en être privé la veille au soir en prévision de délivrer l'étui neuf de sa gangue de celluloïd, au petit matin, après le café et avant la mobylette. Un petit lien rouge à attraper comme il peut avec ses gros doigts, à détacher pour inaugurer le paquet. Effeuilage rituel de la silhouette amie, de la fière gitane – le ruban de ses cheveux, le lacet de son corsage, le flot de son tambourin – la ligne rouge dont s'affranchit si bien la belle dame, l'Esméralda fantasmagorique, avec ses volutes enjôleuses, ses caresses bleues et, rendu aux lèvres familières, le fanal rouge où se consume une maîtresse.

Pousser le tiroir par l'arrière, découvrir, sous la couverture aluminée qui les borde, les vingt pensionnaires sagement alignées au dortoir, les gitanes maïs. Aller prestement les réveiller, les faire sursauter d'une pichenette dans le pied de lit, *debout là-dedans* ! Il y en a une au garde à vous qui dépasse, c'est elle. S'en emparer. Passer outre l'austère avertissement tellement inapproprié, rabat-joie, qui tapisse les murs de la chambre :

**Fumer nuit
gravement à la santé**



Les Cosmonautes

Froide et soucieuse parole législative alors qu'avec la même encre, avec les mêmes lettres, il eût été tellement plus heureux de révéler ce à quoi songent ces chères gitanes, du fond de leur petit lit cartonné :

**Gitanes rêvent
à l'amant fumeur**

Anagramme iconoclaste, accommodement effronté des filles de joie au respect de la loi et de sa lettre.

Et chercher le briquet dans la poche. Mettre la main en rempart au moment de tutoyer la flamme avec l'extrémité de la cigarette. Grésillement du tabac, un voile de fumée bleue, voici allumé le second pot d'échappement du cyclomotoriste rural.

Car cette petite course de dix minutes vers le bourg de Morteaux-Coulibœuf, les quarante-cinq ou cinquante kilomètres heure de l'engin, c'est juste le temps et la ventilation nécessaires pour une consommation régulière de la cigarette, à croire qu'elle ait été spécialement conçue pour la mobilité au grand air, que le défaut avéré de s'éteindre si facilement au nez du fumeur statique, cette nécessité récurrente de réactiver l'embout carbonisé et refroidi de la gitane mais, ne soit – mais oui – qu'une invite à bouger le sédentaire. À marcher, à sortir, mais à courir – non ; car l'amant de la gitane mais préfère déléguer à d'autres la mission de courir, aux chevaux par exemple, et dans le bon ordre s'il vous plaît. Mais le mieux, le top, c'est bien de balader la gitane le temps d'un trajet solitaire aux commandes d'engins locomoteurs monoplaces et laborieux, bicyclette à pneus brique, vélomoteur, ou – belvédère primesautier sur roues à aubes, papamobile des champs offerte à l'ovation des mouettes, des corneilles et des vanneaux : tracteur.

Il fonce vers Morteaux-Coulibœuf. Sur son casque les bandes réfléchissantes de 18 cm² latérales et occipitales, conformes aux dispositions de l'article 1er de l'arrêté du 14 avril 1995 fixant les normes des casques utilisés par les conducteurs de motocycles et de cyclomoteurs, mais aussi deux autocollants sur les pariétaux porteurs d'un avertissement en cinq grosses lettres : STIHL. Appartenance à l'ordre des essarteurs taciturnes, des tondeurs de haies, de ces invisibles forestiers qui se répondent dans le gris immobile des jours d'hiver à force de longues lamentations mécaniques, d'un horizon vers l'autre, lui sur une haie de têtards, un autre perdu dans le dédale d'un taillis, un troisième plus loin, ailleurs, dont la machine miaule →

Les Cosmonautes

consciencieusement à l'entame d'un gros morceau. Un demi-litre de mélange, un geste du bras pour lancer la tronçonneuse et la solitude n'est plus la même, une même musique pour mordre le bois, déshabiller les arbres, les mettre en pièces et offrir son couplet tonitruant par-dessus les hectares au collègue inconnu qui renverra le refrain : chacun joue sa partition, fait sa neige de sciure. Minéralité du silence, quand tout s'arrête.

Un ton au-dessous tout de même, la mobylette de Monsieur Stihl, un jet de fumée bleue qui écrase son sillon sur le bitume, un moteur bloqué à l'octave supérieure, une cigarette qui se consume par le dessous, sous un petit auvent de papier dont une bruine pompière a délimité la découpe, une cagette vide sur le porte-bagages, une étiquette défraîchie agrafée dessus annonce encore à contre-saison l'arrivée des pêches jaunes de 07130 Saint-Péray, celles du soleil méridional de l'été dernier qui a si peu à voir avec la pâleur de celui qui traverse le molleton prégnant du crachin, transparait derrière un offertoire d'arbres nus, au cintre bas de sa course d'hiver.

Et le régiment d'arbres qu'il passe en revue entre les talus de la route de Morteaux-Coulibœuf n'a qu'à bien se tenir : peur du tremble et tremblement des cimes, le vent tient une conversation au-dessus des branches tendues comme des diapasons et le monolithe assis sur son deux-roues, là, en dessous, celui qui roule droit devant lui va décélérer à l'approche du stop, revenir au tempo tranquille du moteur deux temps le temps de verser légèrement sur la droite en écartant le genou, puis va remettre la gomme pour remonter aussitôt à la vitesse de croisière.

Nécessité pour le motocycliste fumeur de griller les stops et les feux rouges, s'il s'en trouve, pour conserver celui, minuscule, de l'embout de sa cigarette.

Morteaux-Coulibœuf. Le trait d'union comme un crochet d'attelage, pièce forgée grêlée de rouille que rendent les manœuvres digestives de la terre au pied des talus, au hasard des chemins, après un siècle ou deux de mâchouille, bonne pour le musée domestique du résident secondaire, grattée à la paille de fer, huilée, fixée au manteau de la cheminée, en réemploi pour suspendre la plante verte, la lampe-tempête, en hommage rendu à la patience laborieuse d'humbles fantômes, du forgeron du journalier du laboureur, parce qu'il y a eu derrière ce crochet le tombereau la charrue le corbillard, le transport le creusement l'enfouissement, un mariage séculaire avec la terre, les champs les chemins la chapelle, de l'ornière au parvis, du parvis au cimetière, et les saisons parcourues au pied d'un clocher dont l'esprit appartient exclusivement à ceux qui chaque matin ont qualité pour →

Les Cosmonautes

l'apercevoir : c'est bien connu. Tout se tient dans le trait d'union, comme celui qui relie deux dates sur les tombes du cimetière, entrée-sortie, bonjour-bonsoir, l'univers totalement résumé à un tiret, simplifié, facile : ici le monde commence à Morteaux, s'achève à Coulibœuf.

Il rehausse sa mobylette sur la béquille, détire son manteau, franchit le sas d'entrée des P.T.T. et voici la chaleur et la lumière en abondance, accueil et confort en watts et en degrés Celsius sur tapis-moquette NF, même que tout ça a dû coûter bonbon. C'est trop quand on n'est pas habitué et qu'on vient de se taper cinq kilomètres dans le froid à mobylette. Il n'a pas retiré ses moufles, ni son casque d'ailleurs, et pourquoi pas les bottes tant qu'on y est ; il fait quelques pas en gîtant du corps parce que la terre est meuble et que sortie des ornières et des sillons la jambe en trahit le souvenir sur les surfaces trop polies.

Ce qu'aperçoit la préposée, superposée en noir et blanc sur la silhouette qui marche vers elle, le casque soudé au col de la gabardine, le balancement gauche du corps, est l'image d'un homme faisant ses premiers pas sur la Lune, elle s'en souvient comme si c'était hier mais en cherche vainement le nom, ça lui reviendra.

Il avance vers ce qui doit être le guichet, va savoir avec cette chaleur qui habille les lunettes d'un voile de buée – protection automatique contre la tentation de la lecture et de la dépense – comme les yeux sous le coup d'une émotion brutale au moment d'aborder la jeune femme dont le nez, pointé en périscope au-dessus du guichet, analyse déjà la possible attaque d'une bouffée de molécules bleues dans le silence qui ponctue les sifflements pneumoniques de Monsieur Stihl. Mais ce qu'il reste d'une gitane en deuil, un embout carbonisé en instance d'effondrement collé aux lèvres muettes et bleuies par le froid, ne menace plus de contrevenir à l'article L 3511-7 du Code de la santé publique et, gentiment, elle lui demande ce qu'il désire.

Économie de la réponse, la moufle posée en attente sur le comptoir, avec un remuement de casque pour salutation :

– Cent mille !

Trois mots dans un pet de tabac, une neige noire qui voltige et s'éparpille : dispersion des cendres de feu la gitane et une chrysalide charbonneuse dont il se débarrasserait bien la lèvre supérieure en la crachant comme un pépin d'orange, mais tout de même, on n'est pas chez soi ici.



Les Cosmonautes

Cent mille a dit l'homme dont elle n'aperçoit pas le regard. Dans l'Euro land d'aujourd'hui, c'est un chiffre intransportable sans le secours d'un véhicule blindé et de ses trois convoyeurs, et lui l'annonce tranquille comme Baptiste, en habitué.

De 100.000 elle donne 152,45 seulement et sans qu'il s'en chagrine. Pendant qu'il range son argent au creux du paletot, elle se dit tout de même que les 100.000 renvoient à des temps plus anciens encore que ceux qui ont vu le pas balbutiant de l'Américain sur le sol lunaire, et dont le nom lui échappe encore. Elle chuchote le mot lune à son terminal informatique, lance un moteur de recherche et trouve en quelques secondes la petite séquence vidéo ressuscitée du fond de la mémoire, une succession saccadée d'images dans un placenta grisâtre, l'échographie d'un exploit tellement ancien. Elle aperçoit l'homme dont le visage est dissimulé derrière la vitre d'un bocal, il avance vers elle par petits bonds alentis par l'apesanteur et elle entend la voix nasillarde lui redire : « Un petit pas pour l'homme, un grand bond pour l'humanité ! » Et la phrase résonne dans le petit bureau de poste de Morteaux-Couliboëuf, et lui, le lointain cousin de la Terre, le Neil Armstrong des herbages (oui c'est ça, je l'avais sur le bout de la langue !), légèrement malentendant avec ou sans casque, avec ou sans tronçonneuse, renvoie poliment au kangourou lunaire – et sa voix est éraillée elle aussi, comme si la liaison était mauvaise, – un au revoir à Madame et même, au moment de pivoter pour prendre le chemin de la sortie, le vœu d'une bonne journée.

Même rituel au moment de repartir : il allume la mobylette, démarre la cigarette. Il va aller se prendre un fond de culotte chez Denise en attendant dix heures. C'est un jeu de mot, un mot de passe pour commander sa Suze-Cassis, un mot d'habitué qu'il a risqué une fois ailleurs, à l'intention d'un serveur un peu trop speedé pour chercher à saisir l'incongruité de la commande, ce qui lui avait valu la boisson par défaut, une pression déposée sous le nez, en coup de vent, avec le ticket de caisse et la trace arrondie des mouillures d'une serpillière pressée.

Mais ici, chez Denise, c'est comme un chez soi. Car voici également à l'approche, synchrone, ce grand escogriffe de Gérard. Il jette ses grandes cannes à la manœuvre pour tâtonner le bitume avant arrêt complet et transit ankylosé hors la selle biplace de son scooter.

Ensemble ils vont passer un moment, poser le casque, et dans la tiédeur d'une matinée qui traîne, dans le petit espace du café-bar-épicerie de Morteaux-Couliboëuf, les deux cosmonautes réunis attendent,



Les Cosmonautes

sans trop de paroles, – n'était l'offre intermittente d'une descente dans la chambrée des gitanes – l'ouverture imminente des capsules.

Laurent THIRON, né le 15 août 1959, vit dans le Calvados.

- Une publication chez Hachette en 1974 puis en 1979.
 - *Les faire-part*, nouvelles publiées en 1998 à compte d'auteur en 500 ex.
 - Une distinction improbable : « Grand Prix de poésie du Ministère des Finances » dans le cadre du Printemps des poètes 2001.
- Et aussi quelques courts métrages amateurs visibles sur [Youtube](#) !

Psychopompe

Christophe Siébert

Puy-de-Dôme (63)

« Je suis Celui qui hurle dans la nuit ;
Je suis Celui qui gémit dans la neige ;
Je suis Celui qui n'a jamais vu la lumière ;
Je suis Celui qui vient d'en bas.
Mon char est le char de la Mort ;
Mes ailes sont les ailes de l'effroi ;
Mon souffle est le souffle du vent du nord ;
Froides et mortes sont mes proies ».

(« *Psychopompos* », Howard Phillips Lovecraft, trad. François Truchaud)

Piotr Mouratov, ancien policier, est arrêté le 21 mars 2021 après la découverte à son domicile, qu'il appelait son « orphelinat », de trente-sept cadavres d'enfants âgés de deux à quatorze ans, momifiés et déguisés en écoliers, provenant de tombes qu'il avait profanées. En août 2022, après un procès au cours duquel il ne prononce pas un seul mot, il est déclaré « fou criminel » et interné à perpétuité à la clinique psychiatrique Nikita Khrouchtchev. Le 23 décembre 2027, à la suite d'une permission, il s'évade. Son cadavre est retrouvé le 2 janvier 2028. Son assassin, un dénommé Timur Domachev, ancien journaliste, est lui-même trouvé mort le 20 février 2028 dans une chambre d'hôtel. L'enquête conclura à un suicide.

Dans un document paru clandestinement à titre posthume, Timur Domachev raconte la manière dont il a enlevé, torturé et assassiné Piotr Mouratov¹.

En mars 2029, à l'occasion de travaux effectués à la clinique psychiatrique Khrouchtchev, huit cahiers de brouillon, aux pages remplies d'une fine écriture en pattes de mouches, sont découverts dissimulés derrière une plinthe de la cellule numéro 4-138, où Mouratov a passé les dernières années de sa vie sous le matricule B-6641-K. Il apparaît rapidement que ces cahiers, intitulés *Carnet secret 1*, *Carnet secret 2*, etc., ont été rédigés par Piotr Mouratov.

En voici des extraits.

[Extrait du carnet numéro 1, sous-titré « Méthode »]

[...] « D'abord tu prends un cœur
Puis tu le tailles en pièces
L'espoir nous a menés si loin
Assez loin pour découper
Notre cœur en morceaux » [...]



¹*Femicid* est publié en France par les éditions Au diable vauvert, traduit par Ernest Thomas.

Psychopompe

Comment ai-je découvert le toboggan ?
Ce que j'appelle le toboggan.
Mais ça n'a pas de nom.
Comment le décrire ?
Un tunnel de chair ?
Un tunnel de chair-ténèbres ?
Un tunnel de viande-nuit ? [...]
Quand je me suis suicidé j'ai vu pour la première fois le toboggan.
Je l'ai vu bien des années avant de comprendre à quoi il servait.
La première fois que je me suis suicidé j'étais au camp de
l'aéroportlag.
J'avais trouvé un morceau de métal et m'étais ouvert le poignet
avec.
C'est là que j'ai vu le toboggan pour la première fois.
J'ai ouvert mon avant-bras de bas en haut avec le morceau de
métal.
J'ai creusé et creusé pour atteindre l'artère et la déchirer.
Mais je n'ai pas atteint l'artère.
J'ai juste creusé et creusé à travers les chairs.
J'ai vu dans la plaie une ouverture vaste et profonde.
Une ouverture comme un passage secret.
D'abord j'ai déchiré ma chair.
Puis j'ai perdu conscience.
Je suis tombé dans la plaie et suis passé à travers le passage
secret.
Le passage secret de la plaie donnait sur un tunnel de chair.
Un tunnel de chair noir et rouge.
Un tunnel de chair noir et rouge, suintant, incliné vers le bas.
Assez incliné pour que je glisse et dégringole et roule sur moi-
même.
Comme un toboggan de chair.
J'ai dévalé en hurlant de terreur et d'incompréhension.
J'ai tenté de me retenir aux parois de chair noire et rouge, molles
et humides.
J'ai tenté de me retenir aux aspérités, mais n'y suis pas parvenu.
Quand je m'accrochais pour un instant, le toboggan de chair
réagissait.
Le toboggan de chair se contractait et je reprenais ma chute.
En bas il y avait la mort.
C'est-à-dire *toute la mort*.
En bas c'était l'endroit où se rendait tout ce qui mourait.
Les gens, les animaux, les plantes, les choses, les idées, les
émotions, tout.
J'ai appelé cet endroit l'océan de nuit.
Quand je me suis réveillé à l'infirmerie ma plaie était recousue. →

Psychopompe

Le toboggan de chair avait disparu.
Le chemin vers l'océan de nuit était interrompu.
J'avais treize ans.
Il s'est écoulé plus de vingt ans avant que je réemprunte le toboggan de chair.
Plus de vingt ans avant que je me baigne à nouveau dans l'océan de nuit. [...]
Voilà la méthode :
D'abord l'enfant.
Creuser la tombe pour sauver l'enfant.
Une fois l'enfant en sécurité à l'orphelinat, un cœur.
Un cœur d'animal suffit.
Ouvrir le cœur, profondément.
Un cœur de gros animal si on peut, d'animal plus petit si on n'a pas le choix.
Le toboggan de chair apparaît dans le cœur.
Au bout du toboggan, l'océan de nuit.
Il faut le prénom de l'enfant et aussi un animal vivant.
Le prénom pour appeler l'enfant.
L'animal vivant pour lui offrir un réceptacle.
Une fois dans l'océan de nuit, appeler l'enfant par son prénom.
L'appeler avec ferveur, alors l'enfant vient.
L'enfant est attiré par l'amour sincère et la peine sincère.
L'enfant pénètre dans l'animal.
À ce moment, il est possible de parler avec l'enfant.
L'animal meurt.
Enfin il faut quitter l'océan de nuit.
Il existe une seule manière de quitter l'océan de nuit. [...]

[Extraits des carnets 2 à 7, tous sous-titrés « Memento mori »]

[...] « Mon papa me manque. » (Sasha, 13 ans, accident)
« J'aimais bien aller faire les courses avec ma maman. » (Darina, 13 ans, maladie)
« Je n'aimais pas quand ils me battaient. » (Gregory, 9 ans, accident)
« Ana me manque. Ana, c'est mon amoureuse. » (Petr, 4 ans, violences ayant entraîné la mort)
« Ma mamie m'avait promis un gâteau au chocolat si j'étais courageux à l'hôpital. » (Max, 14 ans, maladie)
« Pour moi, les ennuis ont commencé quand ils ont divorcé. » (Ivan, 10 ans, maladie)
« Des fois, je rêve que je suis en vie. Mais je ne comprends pas comment je rêve, puisque je ne dors pas. » (Egor, 9 ans, maladie)
« J'ai appris à lire mais je n'ai pas eu le temps de lire toute seule un seul livre. » (Tania, 6 ans, accident) →

Psychopompe

« Un jour, papa est parti. Il nous a dit qu'il avait une autre famille et qu'il aimait mieux cette autre famille que la nôtre. » (Ekaterina, 14 ans, accident)

« Même si je fais semblant de dormir quand les amis de papa viennent dans ma chambre, ils viennent quand même. » (Hamil, 6 ans, violences ayant entraîné la mort) [...]

« Je ne sais pas ce que c'est, une semaine, un mois, une année. Je ne me souviens pas si je l'ai su un jour. » (Marta, 11 ans, suicide)

« Un ami de papa m'enculait tous les dimanches. Quand je l'ai dit à papa, il ne m'a pas cru. » (Liza, 13 ans, maladie)

« Je me suis cognée sur un coin de table, il y avait beaucoup de sang, et après j'ai fait un mauvais rêve qui a duré très longtemps. » (Polina, 13 ans, accident)

« Avec mon papa, j'aimais bien aller à la pêche aux poissons. » (Olga, 10 ans, maladie)

« Ce que je préférais à l'école, c'était dessiner. » (Anton, 13 ans, maladie)

« Mon papa me répétait tout le temps que sans moi, ça ferait longtemps qu'il aurait quitté ma maman et refait sa vie avec une meilleure femme. » (Darina, 13 ans, maladie)

« Les bonbons me manquent plus que ma maman. » (Egor, 9 ans, maladie)

« Je n'ai jamais vu d'éléphants ni de girafes ni de lions mais je connais les mots et avant j'en rêvais souvent, mais je ne sais pas à quoi ils ressemblaient dans mes rêves. » (Ekaterina, 14 ans, accident)

« Mon papi voulait que je me déshabille devant lui et que je me touche. Parfois je devais le sucer, mais le pire c'est qu'il me donnait de l'argent pour ça et que je l'acceptais. » (Dasha, 12 ans, suicide)

« C'est bizarre d'être fatigué et de ne jamais dormir, et d'avoir faim et de ne jamais manger. » (Anton, 13 ans, maladie)

« J'avais un petit frère et une petite sœur. Des fois je pense à eux. Je ne me souviens plus de leurs prénoms, je me souviens juste que je les prononçais mal quand j'étais petit et que ça faisait rire papa et maman. » (Max, 14 ans, maladie)

« J'étais souvent punie, mais ça ne me dérangeait pas. Ce que je n'aimais vraiment pas, c'étaient les coups de ceinturon. » (Elena, 12 ans, accident)

« Les autres enfants répètent tout le temps la même chose. Est-ce que je fais pareil moi aussi ? » (Maria, 14 ans, accident)

« Si je pouvais revenir pour de vrai, j'irais jouer au bac à sable. » (Tatyana, 13 ans, suicide) [...]

« Quand ma maman me frappait avec la planche à découper, ensuite elle pleurait et disait que c'était ma faute, que j'étais méchant. » (Anatoli, 6 ans, violences ayant entraîné la mort)

« Moi, ce que je préférais, c'étaient les frites. Ça fait bizarre, de ne



Psychopompe

plus manger du tout. Ne plus dormir du tout aussi ça fait bizarre, mais un peu moins, je trouve. » (Tania, 6 ans, accident)

« Je n'avais pas beaucoup d'amis. Je m'ennuyais beaucoup. » (Piotr, 11 ans, suicide)

« J'avais beau avoir de bonnes notes, maman ne m'aimait pas, pourtant elle aimait ma sœur. Maintenant que je suis ici, j'y ai réfléchi, et peut-être que nous n'avions pas le même papa, je ne sais pas, peut-être que mon papa à moi, ma maman ne l'aimait pas. » (Sasha, 13 ans, accident)

« Ma maman était tout le temps absente ou fatiguée à cause de son travail. On ne la voyait presque jamais. » (Marta, 11 ans, suicide)

« J'adorais dire à ma maman que je l'aimais. J'aimerais pouvoir le lui dire encore une fois. » (Roman, 13 ans, accident)

« C'est à l'école, en rencontrant les autres enfants, que j'ai compris que je n'étais pas normal, que ma vie n'était pas normale. » (Vassily, 12 ans, maladie)

« J'ai envie de faire la sieste. J'ai envie qu'on me borde et qu'on me câline. J'ai envie qu'on me raconte des histoires et qu'après je fasse des jolis rêves. » (Olga, 10 ans, maladie)

« La dernière fois que j'ai vu mon papa, il s'était rasé la barbe. Et après je suis venue ici et je n'ai plus jamais revu mon papa ni ma maman. » (Mary, 14 ans, maladie)

« Je me sens tout seul ici. Mes copains et mes copines me manquent. J'ai envie de jouer mais je n'ai personne avec qui jouer. » (Anton, 13 ans, maladie)

« En maternelle, je me bagarrais tout le temps et j'avais des ennuis avec les adultes. » (Nina, 12 ans, maladie)

« Je n'aimais pas quand mon papi me traitait de connard à table. Ça faisait rire les autres adultes, comme si ça n'était pas grave, et quand je pleurais, c'était pire encore. » (Dennis, 13 ans, maladie) [...]

« Ce que je préférais, c'était casser mes jouets. » (Hamil, 6 ans, violences ayant entraîné la mort)

« Je n'aimais pas quand ma maman buvait trop, parce qu'après elle me traitait de pute et me battait. Et quand elle s'excusait le lendemain et que je devais la consoler de m'avoir fait du mal, je trouvais ça encore pire. » (Polina, 13 ans, accident)

« J'étais très laid. Je ne me trouvais pas beau. » (Piotr, 11 ans, suicide)

« Je me souviens qu'au spectacle de fin d'année, j'ai pleuré sur scène parce que j'avais peur. Mon papa est monté me consoler. » (Kira, 14 ans, suicide)

« Quand je voyais maman mentir dans les boutiques, ça me faisait rire. » (Vlad, 7 ans, maladie)

« Quand je faisais les courses avec ma mamie, j'aimais chanter très fort les chansons que j'avais entendues à la radio. » (Max, 14 ans, maladie)



Psychopompe

« Le matin, pour aller à l'école, je détestais m'habiller. » (Roman, 13 ans, accident)

« Ça me manque, que ma maman ne me lise plus de conte de fée pour m'endormir. » (Kira, 14 ans, suicide)

« Quand mon papa voulait que je l'aide pour faire la cuisine, j'avais peur de mal faire parce qu'après il me grondait et des fois me tapait. » (Andru, 13 ans, suicide)

« Je jouais au ballon avec mon oncle tous les samedis. J'aimerais pouvoir recommencer un jour. » (Olga, 10 ans, maladie)

« La première fois que j'ai pris le bus pour aller à l'école, j'ai eu peur et j'ai pleuré. Tout le monde s'est moqué de moi. » (Alina, 14 ans, maladie)

« À l'école, on faisait des concours de pipi et de longueur de bite. Des fois on se battait. C'est triste qu'on n'ait pas de corps, ici. » (Anatoli, 6 ans, violences ayant entraîné la mort)

« Ma maman me répétait que ma naissance avait gâché sa vie. Des fois elle me montrait ses seins pour me dire que c'était ma faute s'ils étaient moches. » (Dima, 2 ans, accident) [...]

« J'aimais me lever très tôt le matin pour regarder la télévision quand tout le monde dormait. Ici, il n'y a pas la télévision. » (Boris, 5 ans, maladie)

« J'avais une voiture à pédales rouge, je l'adorais. » (Julia, 8 ans, accident)

« Mon nounours me manque. Il s'appelait Ivan. Je voudrais tant qu'il soit là avec moi. » (Eva, 4 ans, maladie)

« Une fois, j'ai surpris mon père en train de taper ma mère. Il la tapait à coups de poing dans le ventre, très fort. Le lendemain, ils ont fait comme si de rien n'était. » (Nastia, 9 ans, violences ayant entraîné la mort)

« J'aimais aller à la bibliothèque, parce que personne ne faisait attention à moi. » (Polina, 13 ans, accident)

« Quand je pleurais, mon père et ma mère se moquaient de moi jusqu'à ce que j'arrête. » (Egor, 9 ans, maladie)

« Je savais que mon papa avait beaucoup d'armes. Il me les avait montrées un jour, en me faisant promettre de ne le dire à personne. Mais maintenant je peux le dire, ça ne compte plus. » (Kirill, 14 ans, accident)

« Le jour où mon papi est mort, j'ai eu une fessée terrible. » (Aleksandr, 3 ans, violences ayant entraîné la mort) [...]

[Extrait du carnet numéro 8, sous-titré « L'Océan de nuit »]

Je marche le long de l'océan de nuit, dans une obscurité sans fin, guettant malgré moi l'arrivée d'une lumière, d'un soleil, alors qu'il n'y a jamais eu de lumière ici, jamais eu de soleil, je marche le long de →

Psychopompe

l'océan de nuit qui n'est pas un océan, qui n'est pas plongé dans la nuit, je marche le long de l'océan de nuit.

Je marche le long de l'océan de nuit et ma marche n'a ni début ni fin, ni point de départ ni point d'arrivée, ni direction ni destination, je marche le long de l'océan de nuit tel le rêveur qui ne connaît ni le début de son rêve, ni sa fin, je marche le long de l'océan de nuit.

Je marche le long de l'océan de nuit en dehors du temps, en dehors de l'espace, je marche le long de l'océan de nuit entouré par la mort des êtres, par la mort des choses, par la mort des idées, je marche le long de l'océan de nuit en dehors de la vie, en dehors de l'existence, je marche le long de l'océan de nuit. [...]

Les automatismes de pensée des gens qui sont conservateurs

Les automatismes de pensée des gens qui sont progressistes

Les automatismes de pensée des gens riches

Les automatismes de pensée des gens pauvres

Les automatismes de pensée des gens qui sont contre l'ordre et la police

Les automatismes de pensée des gens qui sont pour l'ordre et la police

Les automatismes de pensée des gens qui croient qu'ils ont l'âge qu'ils ont

Les automatismes de pensée des gens qui croient qu'ils sont plus vieux

Les automatismes de pensée des gens qui sont à l'aise

Les automatismes de pensée des gens qui sont mal à l'aise

Échapper à la prison de l'enfance

Échapper à la prison de l'âge adulte

Échapper à la prison du travail

Échapper à la prison de l'oisiveté

Échapper à la prison de la pauvreté

Échapper à la prison de la richesse

Échapper à la prison de la démence

Échapper à la prison de la santé mentale

Échapper à la prison du bonheur

Échapper à la prison du malheur

Les automatismes de pensée des gens qui sont conservateurs

Échapper à la prison de l'enfance

Les automatismes de pensée des gens qui sont progressistes

Échapper à la prison de l'âge adulte

Les automatismes de pensée des gens riches

Échapper à la prison du travail

Les automatismes de pensée des gens pauvres

Échapper à la prison de l'oisiveté

Les automatismes de pensée des gens qui sont contre l'ordre et la police



Psychopompe

Échapper à la prison de la pauvreté
Les automatismes de pensée des gens qui sont pour l'ordre et la police
Échapper à la prison de la richesse
Les automatismes de pensée des gens qui croient qu'ils ont l'âge qu'ils ont
Échapper à la prison de la démence
Les automatismes de pensée des gens qui croient qu'ils sont plus vieux
Échapper à la prison de la santé mentale
Les automatismes de pensée des gens qui sont à l'aise
Échapper à la prison du bonheur
Les automatismes de pensée des gens qui sont mal à l'aise
Échapper à la prison du malheur
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Rejoindre l'océan de nuit
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Échapper à la vie
Échapper à la mort



Psychopompe

Échapper à la vie
Échapper à la mort
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Échapper à la vie
Échapper à la mort
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Rejoindre l'océan de nuit
Échapper
Rejoindre
Échapper
Rejoindre
Échapper
Rejoindre
Échapper
Rejoindre
Échapper
Rejoindre

*Ce texte appartient au Grand Bordel de Mertvecgorod, qui se compose à l'heure actuelle de six romans (trois sont parus *Au diable vauvert*, deux chez Mnémos / label Mu, un chez Gore des Alpes et un chez Zone 52 / collection Karnage) et d'une vingtaine de nouvelles, disponibles en fanzines, revues et anthologies.*

Né en 1974, **Christophe Siébert** vit et travaille à Clermont-Ferrand. Après avoir reçu le prix Sade en 2019 pour *Métaphysique de la viande*, il a eu envie de fabriquer une ville et s'y enfermer pendant vingt ans pour raconter toutes les histoires qui peuvent s'y passer. C'est ainsi qu'est née Mertvecgorod. Ses livres paraissent principalement au Diable vauvert et chez Mu.

Consultez [ce site](#) pour en savoir plus sur Mertvecgorod.

L'Inconnu qui s'avance

Phil Powrie

Royaume-Uni

L'Apprentissage des mots

« Le maître trace sur la feuille des modèles que les enfants repassent au crayon de couleur avant de les imiter. »

(Joseph Juredieu et Eugénie Mourlevat, *Rémi et Colette, méthode active de lecture, cours préparatoires et classes de 11e, classes enfantines et écoles maternelles, jardins d'enfants*. Paris, Magnard, 1952)

i

« Colette a coupé la tulipe rouge. Rémi a une tulipe rouge. Il a coupé la tulipe de Maman. » La nappe a tenu une minute la nuit. Une poche punit une capuche et la purée de ruches joue avec le parapluie. Une carpe tricote une biscotte. Où est notre petite poule ? Elle picore sur la route en recrachant la semoule. Rémi avale les ballons de mots, les moutons de bal, les boutons de malle, la main, le bras, l'omoplate, le dos, les rotules, le talon. Il va se laver à la pompe, à la pompe, il coupe en deux la balle, il ne s'est pas encore fait mal.

ii

Dans le jardin de son papa Rémi possède un petit jardin à lui où s'épanouissent un sein et la main du lendemain qui lentement malaxe du pain. On le lui a promis : avec le grain on fera la farine des forains d'où se déroulera la fée d'or dans des cocoricos sonores. Un lézard vert dort sur le gazon dans un gazouillis de porcs qui chantent « savez-vous planter des choux, à la mode de chez nous ». As-tu vu passer la fée de la forêt ? Sa robe est faite de farine parfumée, de seigle, de flocons d'avoine, d'épis de blé ; elle frôle de ses pas menus les plafonds veloutés de la fumée. Boucle d'Or arrive, elle ne voit pas les ours transformés en louches perpendiculaires. Les vers de terre et les escargots sortent aussitôt, en relevant leurs moustiquaires et en regardant en haut. Dans les préaux, les lézards reverdissent, le coq picore le soleil de nouveau. René est coquet, il a mis une touffe de moustiques sur sa toque, il sème quelques mots de-ci de-là, qui font mouche, moucherons, hérons, hannetons, quatre hirondelles s'envolant,



L'Inconnu qui s'avance

les flammes qui font feu, un bouchon qui fume en décollant, les plumes qui s'allument. Tout à coup la pluie tombe de son perchoir, plouf ! Il pleut, il mouille, c'est la fête à la grenouille.

iii

Je me suis réveillé dans le noir. Le placard de ma chambre m'a paru comme un gouffre, une porte sans battants qui m'aspire de l'autre côté. J'ai appelé Maman. Elle ne m'entend pas. Je me disais que c'était peut-être ça la mort : un mot dans le noir, un appel qui lutte contre l'appel d'un couloir imprécis et interminable.

iv

Certains enfants semblent attirer les brutes, qui peuvent facilement être de leur âge d'ailleurs. Par exemple, le petit rouquin qui pleure dans la cour parce qu'il s'est conchié et que sa diarrhée coule dans ses bottes en caoutchouc. Je n'ai jamais su son nom. C'était l'enfant qui chie ou Ki-Chi. Ainsi le corps s'inscrit dans le monde. Moi, mon fort c'était de m'évader plutôt que de m'évider. Mais une cour de récréation est circonscrite, et le bonheur de la fuite ne m'arrivait pas toujours. Ainsi après une course peureuse, l'Irlandais me donne un coup de pied dans le tibia où s'inscrira un bleu accompagné d'une perte de sensation qui me fascine. Perte qui me fascine encore d'ailleurs, car elle dure depuis quarante ans, liée pour toujours au bleu horriblement insensible de cette écriture du corps.

v

Au soir tombant je m'élançais sur la balançoire dans le jardin, espérant toujours qu'elle me jetterait par le trou du ciel, qu'il y aurait un éclatement semblable aux oisillons qui tombaient de leur nid dans les gouttières et qui s'écrasaient sur les dalles. Je faisais beaucoup de bicyclette aussi, et un jour je dérapai, m'arrachant la peau de l'index. Il y avait du sang partout ; il tacha le trottoir et pendant plusieurs mois je retournais observer la lente dégradation de ce signe rouge. Lorsque je me coupai le genou sur une pierre du jardin, je vis l'os luisant blanc au fond de la chair écartée, comme un index translucide. Puis le sang commença à perler. Je renaissais dans une douleur rouge.

vi

Je ne comprenais pas pourquoi la transsubstantiation ne me transformait pas, pourquoi elle ne s'ancrait pas dans une expérience corporelle, plutôt que dans l'abstraction de la foi. Je découvris qu'en →

L'Inconnu qui s'avance

avalant l'hostie je provoquais, en actionnant les muscles dorsaux, une sensation de courant le long de mon dos, jusqu'à une explosion dans le crâne, semblable à l'adrénaline de la peur, ou, comme je le sus plus tard, à l'orgasme. Je ne savais pas au commencement que c'était de ma propre volonté que dépendait cette crise mystique. Quand je l'ai compris, je suis devenu incroyant. Mais je mimai pendant quelque temps le rite refusé. Je possédais un vieux dictionnaire à couverture rouge, un papier fin recouvert d'une typographie resserrée, comme on la trouve dans les missels ou les volumes de la Pléiade. J'ouvrais le dictionnaire au hasard, et je lisais en marmonnant ce qui s'y trouvait, et en actionnant mes muscles dorsaux. C'était infallible. Peu après, ce jeu commença à m'ennuyer. Je me mis à écrire sans dictionnaire, au hasard, en inventant mes propres mythes, mon propre âge d'or.

Le nerf de la terre

i

La main offre des vertèbres imaginaires enroulées autour de son secret vertical. À l'intérieur il y a un extérieur mystérieux, un rêve de promontoire. Mais comment s'agripper à un éclair au fond de l'eau ?

Le ventre est le lieu toxique de l'être. Il est lié au cerveau par des cicatrices. L'œil s'étale sur tout le corps. La parole est la naissance de mon regard. À revoir.

On me planta un clou entre les yeux, et on y accrocha une pendule. Depuis je marche à l'heure.

ii

Elles marchent mangeant les pas de leurs prédécesseurs. Elles sont chaussées d'ailes de fer et d'ailes de glace. Elles fabriquent leurs armes clandestinement. Les vitrines éclatent. Leurs nerfs à vif scient les visages fermés. Elles marchent enfouies dans leurs enclumes, porteuses d'ordres rebattus, chacune tapie au fond de son explosion étouffée. Elles suent sous le poids de la charrue. Aucun geste de guerrier ni de prêtre dans ces champs de cultures pourries, mais une lente épouvante. La terre hurle sous leurs tombes. Elles ravinent souterrainement, lourdes araignées de sang, tisseuses d'artères sclérosées, lourdes comme un cerveau inerte. À mesure qu'elles marchent, les paroles s'enfoncent, avalées par la tête qui les exila.

iii

L'un est en marbre et il vibre en susurrant, telle une larme →

L'Inconnu qui s'avance

grésillant sur les braises ; c'est un œil de pierre clos tout en étant ouvert. L'autre est une caverne d'où monte une rumeur écarlate. Le cœur bat comme une forêt incendiée à grands coups de silence carbonisé ; il ne reste que des statues maculées de suie, leurs orbites recelant des flammes vertes. Sous tes pieds le froissement sinistre des fissures. Au fond des fissures, les mains grignotent, tissant des filets. Autour de toi, les catastrophes invisibles du vent. Tu attends, prêt à t'aveugler, tout en épiant cet étau ivre de mots qui erre en toi.

iv

Les mots sont venus se perdre dans la blancheur du temps, éruption d'infini dans l'infini rompu, perte se perdant dans le labyrinthe de leurs pas perdus. Chaque image est une lézarde, une fêlure du corps, un poil qui a sa racine dans les nerfs oculaires et qui cherche à percer l'œil pour répandre sa chevelure dans un monde fait de surface. On assiste à la naissance du nerf figé, inerte. L'œil se gonfle. Il se retourne pour cracher un signe ganté, provisoire étincelle, âcre rejet nié qui n'arrive plus à se faire que dans le taire de l'arrêt ataraxique, bolide amorphe s'écrasant en moutonnements contre les parois du crâne, luttant dans ces éphémères ligatures.

v

Silence si silencieux qu'on en devine les hurlements tapis dans les nervures, toute l'horreur d'un corps qui n'attend que le noir pour jouer, mais comme ont du jeu deux surfaces de nerfs à vif. Un silence où l'on n'a plus la force de hurler, un silence où le corps rêvé se gonfle comme le bois mou d'un navire abandonné. Une pierre faite de sels et de schistes s'incruste en un réseau à plusieurs épaisseurs transparentes et se met à ramper le long des artères, escargot gavé de globules. Un chemin se dessine dans les interstices de ces épaisseurs, un chemin qui tangue à une vitesse à la fois trop rapide, de lumière d'or en foudre coulé, et trop lente, vitesse de strates qui se construisent à longueur d'ères ; équilibre précaire qui déborde de partout.

Le corps se détache avec un bruit de peau arrachée.

À l'aube noire du sommeil cette sensation

d'être cloué
d'être cloué

sur l'excentrique d'une roue qui tourne à toute allure en se déplaçant lentement de biais, sans répit, condamnée au voyage à perpétuité derrière les barreaux des yeux, victime des flibustiers, les yeux bandés, forcée de mesurer l'extrémité de son corps, suspendue dans le vide,



L'Inconnu qui s'avance

tout en sachant que le navire s'arrache de la peau de l'eau – et que la chute de mots sera infinie. Le corps en tombant s'effrite. Entre chaque particule de chair s'accroche un colimaçon à gueule de monstre qui vrillant s'enlace et recommence sa dérive par les artères du corps sans cesse éclaté et reconstitué, sans cesse éclaté et reconstitué.

vi

le voici le mort qui va s'agrippant à ses viscères
qui cherche dans la rage de la poussière
un chemin qui serait architecture
le voici le mort qui va palpant le cœur et le foie
le voici le mort qui va
palpant les reins et l'estomac
le voici le mort qui vit dans le va-et-vient de ses propres pas
le pas à pas
le mot à mot
les mots sans pas

vii

morcelé
il se désarticule en éléments

Les éléments

i. La pierre

L'homme du désert s'agrippe au sable, aspiré vers le soleil. Chaque grain est à la fois bulle et pierre vibratoire : « Je suis la pierre levée, architecte du mouvement, solitude comblée d'errances, miroir dans un champ de miroirs. » Le soleil répond par des tourbillons de chaleur, lancés comme des arbalètes en pleine bataille : « Je suis le soldat de ces ruines ; je suis votre ombre, votre reflet, votre sang. »

Plusieurs nuages superposés passent, traînant leurs orchestres effilochés.

Survient la musique, une musique sans instruments où le silence, en une gigue de croches et d'accroche-cœurs, se taille des échardes. Ces poisons pointus s'agrippent aux portées en accords plaqués : « Je suis l'œil, je suis la tête ; je fais le partage des eaux ; d'un côté le granit, de l'autre le grès. »

L'homme du désert se couche, la tête emplie d'ouvertures et de cailloux en éclats.



L'Inconnu qui s'avance

ii. L'air

L'errante se donne à l'air, aux brumes qui s'échafaudent en colimaçon autour d'elle, statues d'air comprimé qui flottent en chuchotant. Le sirocco vrombit, fredonnant l'air de l'errante. Bulles de paroles, bulles s'égrenant en arpèges : « Je vois vos ut et vos bémol, vous ne me tromperez pas ; je suis l'errante, la gitane de l'invisible, la fille des airs ».

Survient la musique, une musique toute en cuivres doux, une sève de cors lointains, une forêt d'instruments à bois alignés comme des soldats.

iii. Les fluides

Le sang, irrité contre le corps entier, se bloque dans le vaisseau naufragé de l'œil. Les tourbillons oculaires commencent à se superposer en strates géomorphologiques. Pour estimer cette résistance, le sang est injecté sous pression et on mesure le débit d'eau traversant le cœur qui est l'origine de la musique. Les artères pompent en mesure avec les timbales, et les schistes qui s'incrustaient sournoisement se lézardent.

Le sang jaillit, musique épurée, d'un marbre lumineux au centre exact et polyphonique du désert.

iv. La lumière

Dans tes yeux je vois le passé se muer en avenir, les ombres en lumières, les orages en éclaircies, les forêts en clairières. Je vois le désert moutonnant dans les vents marins. Je vois les soldats se transformer en alexandrins. Tu clignes des yeux, et je suis précipité dans une course soudaine, sans origine et sans but, une fête foraine dans les sables et les dunes. Tu ouvres les yeux ; je retombe sur une plage où le soleil s'étale, où danse la lune.

Survient la musique, son envol, ses retours, l'avenir s'enroulant, l'immédiat de l'amour. « Nous sommes feu, tous deux nous sommes fulgurances ; nous semons la plage de statues fluides, immenses, comme des croches s'enroulant à l'orée de nos corps. »

Nos yeux ouverts se rencontrent aveuglément ; nous plongeons, riant, illuminés d'éclats d'or.



L'Inconnu qui s'avance

v. Envoi

Nous n'avancons pas vers l'inconnu ; nous sommes l'inconnu qui s'avance.

Phil Powrie est professeur émérite des universités en études cinématographiques au Royaume-Uni. Vous pouvez consulter ses ouvrages scientifiques sur le cinéma français [ici](#). De double nationalité anglaise et française, il écrit des poèmes dans les deux langues, parus dans différentes revues : entre autres *Blue Unicorn*, *Ink Sweat and Tears*, *Lotus Eater*, *L'Altérité*, *Hélas*, *Lichen* et *Luna Rossa*.

Bruxelles-la-Rousse

Sam C. O'Gorman

Vaucluse (84)

Je me vois transpercer les nuages avec toujours cette même lueur nocturne dans le lointain... à croire que je suis mort... ou dans une vie si indécise qu'elle s'apparente à une longue suite de notes... sans saveur... à un cœur anémique. Comme s'il eût suffi d'une langue pour tout dire... confiamment... sans honte... sans peur... des mots simples, des trucs sincères... être capable de se dévoiler pleinement... de se découvrir sous le regard malicieux du soleil... Non c'est difficile...

Dire, voilà ma marotte... vous l'aurez compris... voilà ce à quoi je ne puis m'appliquer... pourtant j'essaie, j'essaie, mais ne puis naturellement le faire, refaire... dire, redire... quoi et où, où et quand, en anglais, en français ? En d'autres langues qu'il me tarde de maîtriser ?

Tout ça pour vous conter... vous ce moi... vous qui savez déjà tout ou presque... de par votre vécu... tout ce que je veux dire... Qu'est-ce que je veux dire ? Vous dire ? Tout ce qui a déjà été dit mieux et moins bien... par tous, partout... mais je veux vous conter, vous raconter... des choses, n'importe lesquelles... juste pour parler... pour me faire croire qu'un peu de vécu a été laissé derrière chacun de mes pas... ici ou ailleurs... ces sobres élans... un peu de mes folies... de mon dépit et de mes désenchantements... oui rien que ça... une sobre aumône... riquiqui, rien du tout... Vous décrire cette pièce par exemple... qui n'a rien d'exceptionnel... qui fut longtemps habitée... par des gens qui ont sûrement croisé ma route... sans forcément m'adresser la parole ou un regard... Oui vous parler un peu de ça... du moi en eux, du eux en moi, de comment on s'est croisés... sans regard, ou avec le mien mais sans le leur... ou avec le leur, sans le mien... avec un loupé, un seul... qui ne change rien en changeant tout... facile à dire... abus d'antithèses...

Il y a quelque temps je me suis rendu en Belgique... sans trop d'enthousiasme... prenant la route tel un manant... un rejeton dont le bled paumé ne savait que faire... Ce sera mon sujet.

J'y suis allé comme ça... l'air de rien... perdu dans la grandeur des villes... leurs essaims de quidams... leur chaleur assommante... leur gris terne... leurs gaz, odeurs de pot d'échappement... Tout ce qui repousse un péquenaud de mon espèce... habité par l'art des siècles, celui de la terre et de l'improvisation ; la création en somme... Faire, faire, faire... voilà mon mantra, depuis tout petit hein... pas de →

Bruxelles-la-Rousse

baragouinages ici... Les villes sont un lieu propice à l'épanouissement, aucun doute possible là-dessus... Mais je suis trop petit pour une grande ville, et trop grand pour ces petits chemins... en somme je n'étais ni là chez moi, ni chez moi ailleurs, j'étais... j'avais eu le temps de me faire à cette idée, mais j'étais dans un lent processus de transmutation...

Éclats d'une transmutation inachevable, grisante dans une ville si colorée, si monotone, si sombre au dehors mais nitescente dans et par le cœur de chaque passant qui l'arpenne. Qui y boit son thé et y fume sa chicha sur la grande et plate avenue de Stalingrad, là où l'intrusion est admise mais doit être temporaire... les vagabonds zigzaguent entre les chaises installées en terrasse, les places réservées... les cafés du vendredi... jour de pénitence... jour de retrouvailles... au bon moment, ah ça, rien à dire, rien à faire... ils sont là, en chemise, en jabador, se tapotent le front avec un mouchoir... D'ordinaire il y a du vent par là, paraît-il... J'avais un gros sac sur le dos, tel un voyageur venant de loin... inquiet, incertain mais aussi excité... J'avais, je me revois m'avancer... seul, enfin seul... dans un barillet de petits noms. Pas un sourire, pas encore... trop tôt sans doute, pour se réjouir de ces rares instants où seul avec moi-même je m'associais au monde et me fondais en son sein, où je pressentais l'inévitable bruit qui viendrait mettre fin au silence... le tintillement des cloches de Sainte-Marie-Madeleine. Pas un glas non non, quelque chose de plus subtil, quelque chose d'ineffable.

L'aubergiste m'a accueilli poliment, il me savait étranger, il me savait m'installant. Il me savait, me sentait... Je pus prendre ma chambre, ou plutôt mon lit de dortoir, sans crainte. Un porte-besace semblait dormir dans un des lits. Il devait être quinze heures. Je suis abondamment à cause de ce sac qui pesait des tonnes. J'avais toute ma vie là-dedans.

Bruxelles est bruyante la nuit. Elle ne dort que peu et mal... Elle est pressée par toutes ses voisines et son histoire, et se lève tôt... à se demander si elle couche ou si elle ne fait qu'installer ses marchés... les monter, les démonter, haranguer des gens morts, vivants... ceux qui y flânent quîètement, enveloppés dans cette nappe de brume matutinale... ceux qui ne s'y sentent ni bien, ni mal... qui ne s'y sentent qu'à peine, qui subissent les entrelacs bâtis sans en jouir... ceux qui se caleutrent dans la masse, y cherchent un peu de chaleur... chaleur des siècles... ceux qui voient ces briques suinter sans en humer les effluves... le charbon qui s'est étalé dans leurs flancs... les langues qui ont traversé ces murs...

La ville petit à petit s'anime sans que nulle oreille y prête attention.



Bruxelles-la-Rousse

On n'y voit pas même le soleil se lever, parfois il rechigne à faire son travail sans se soucier du qu'en dira-t-on... mais ère toujours toute la journée en plein ciel entre deux grisailles, y coudoie les nuages effrontément... et râle... dès que ces derniers lui font de l'ombre. Petite routine qu'ils ont dans ce grand ciel terne. Je me suis promené sous ce dernier... ah ça... dans les parcs et les jardins, effeuillés, comme endeuillés d'un passé sombre qu'ils honorent malgré eux... de grandes statues, effigies ridicules et baroques... Non on n'oubliera pas les horreurs faites, l'exploitation, les outrages, les restrictions... Mais ses héritiers n'y sont pour rien, Dieu merci, et ils l'aimeront pour ce qu'elle est aujourd'hui : une ville imparfaite, une rousse au tempérament caligineux.

Bruxelles représente encore aux yeux du monde, outre ce café-concert des nations, la science et l'effusion... Un pépin chérissable, un noyau inattendu... un purgatoire suintant. Et si ses statues sont son faix beaucoup s'en faut pour qu'ils la fassent défaillir... qu'ils l'aient à l'usure, cette vieille matrone que soiffards et binamés s'empressent de louer... Mes arpions en ont souillé du pavé, mais jamais comme celui-ci... Pavé cendré qui illumine ce paysage fuligineux... pavé qu'on aimerait astiquer des glaires qu'ont reçues nos joues.

Elle s'égaie d'un rien cette belle-de-nuit languide, et gorge ses bébés d'eau de Senne. Ils gloussent, toussent, s'amusent avec une joie incommensurable... Une fois grands, certains s'y noient, après avoir abusé de son sein... ivres mais jamais intoxiqués. Non, pas une face fade, désabusée, n'a retrouvé son reflet dans une de ces vitrines sales... De tous, les sourires édentés sont les plus bouleversants.

Il n'y a que des choses à retirer, que nul ne retira, des rues palanquées, qui montent et descendent comme des corps allongés, en plein effort... Marches montées, descendues, une prière... genoux pliés... une pinte de bière levée... des histoires capillotractées... Vies de vies dans un creuset magnifique, argenté, gris doré... le tout vendu en gros... Chacun peut y devenir au petit jour magnat des bennes, thésauriseur de recyparcs... C'est ce que les mirettes remarquent du matin au soir... soir déguisé en matin ou mâtiné d'aurore... en courant d'une place l'autre, allègrement, comme à la recherche d'un passé que ces bâtisses cachent bien.

À l'époque je ne me rendais pas compte... à quel point j'étais chanceux, heureux de converser avec cette hétaïre, qui me donnait tout pour peu que je prenne le temps de la louer... que je veuille me donner à elle, dans ces ruelles sombres... et que j'encense ses marmots qu'un rien fait folâtrer... Devenus adultes si rapidement, mais gardant des ➔

Bruxelles-la-Rousse

stigmates... qu'ils tentent d'effacer dans des beuveries sans nom...

Ville ecchymosée malgré elle de combats intemporels de langue et d'argent. Ville claudicante, éternelle dans les cœurs décomposés sous terre ou tonitruant dans les chapelles... qui veut que je lèche sa plaie, ses cicatrices... Cette douairière, trop vieille pour être agréablement baisée... devenue repaire de parasites, putanat de fonctionnaires en cols roulés... retient ses colères avant que n'éclate l'orage... que les carrelages ne s'irisent, que l'éclipse ne dérouté. Elle ne cesse de nous surprendre. Elle désoriente ceux qui le sont déjà... et pour cela n'a pas besoin de remuer d'un cil... son ciel fait tout... Miroir aux alouettes, mouvoir des grives... Elle est grande et le restera pour encore bien des siècles... même si tous l'ont viciée, contaminée, lessivée... jusqu'à ce qu'elle perde l'antique tradition qu'elle avait... et finisse par se renouveler, coquettement... des auditoriums aux bosquets et des quartiers chauds aux commerces des Quais.

Certains essaient encore d'en peindre les traits, en vain... ils n'ont plus rien à donner... Les pièces manquent de clarté... Les maîtres sont morts ; vivent les maîtres ! Et les propos ratent toujours le coche... les paroles sont proches, mais manquent, manquent d'un... soupçon de... de ce qui peinturlure tous ces corps éhontés... qui ont des raisons de l'être...

Nous sommes cette boue infecte dans laquelle Bruxelles se retrouve malheureusement dépeinte à l'étranger... et nous nous enfouissons... Nous progressons vers le déclin... sommes ce déclin. Clin d'œil en arrière, tête vers le bas, pleurant... Si nous l'avions su... si nous avions pu nous sauver... nous ne l'aurions sûrement pas fait... car Bruxelles était notre délivrance ! J'ai vu des villes, des urbanismes, des ambiances... mais avec le temps toutes s'effondrent... voilà ce qui arrive quand on se repose trop longtemps sur ses lauriers... Bruxelles les mine, son image domine, et dominera... Il fallait poursuivre, alors j'ai poursuivi, il ne fallait pas rester engourdi, alors j'ai bougé... j'ai été plus loin, plus bas, j'ai tout craint... n'en ai rien laissé paraître... Je me suis lancé le défi de découvrir des villes prétendument nouvelles, et de m'y salir... comme jamais je ne m'étais sali... de m'y découvrir comme jamais je ne m'étais découvert... afin d'y retrouver cet avorton que je n'ai jamais cessé d'être...

Voilà ce que m'a révélé cette ville aux mille audaces... cette ville insomniaque, cette ville terreuse, ville cryptique, ville poétique qui dissimule son talent et n'attend rien de personne... Bruxelles tu nous apprends à aimer en nous cette part insoutenable, nous t'en remercions, non... je t'en remercie. →

Bruxelles-la-Rousse

Qui se sent bien partout ne l'est nulle part. Les mots sont si faciles quand on les utilise pour tout dire... pour viser ce qui n'est même plus une cible... J'ai passé toutes ces rues au crible sans me rendre compte de leur charme... Voilà bien ce que la jeunesse a pour elle... l'espérance que l'artifice n'embellisse pas ce qui a décrépi ; vouloir améliorer l'architecture condamnée de toutes ces impasses de l'esprit... En sortant d'une gare, en posant un cul, on ne se rend pas compte de l'admirable inanité de ces silhouettes qui s'éploient... jusqu'à perte de vue... loin, très loin de nous... jamais nous ne pourrons les connaître, et pourtant nous les connaissons déjà, quelque part nous les connaissons... Merci Bruxelles, merci.

Sam Theo C. O'Gorman est né à la fin des années '90 à Nantes.

D'ascendance franco-irlando-anglaise, il est artiste-chercheur et s'intéresse au langage et à ses limites. S'étant lancé dans l'écriture en 2011, après avoir découvert M. de Montaigne et S. Beckett, il explore les genres narratif et poétique, tout en gardant une appétence particulière pour l'écriture dramatique.

Que nos Mots s'égarer

Jean-François Drut

Loire (42)

1

Lorsqu'il la vit, lisant sur un banc du Parc María Luisa, à dix pas du Guadalquivir, à l'abri d'un jacaranda triomphant, il s'immobilisa, confus, abasourdi.

Son amour disparu vingt ans plus tôt s'abandonnait aux affabulations d'un roman ou plutôt aux appas chafouins d'un banal plumitif. Il s'approcha sans bruit :

- Bonjour !
- Toi ? s'agrandit l'iris noir... Toi ? chantonna l'incarnat labial...
- Oui
- D'où sors-tu ?
- J'ai voulu... Vingt ans durant... j'ai maudit ta disparition, j'ai craint l'oubli, j'ai suivi jusqu'ici ton parfum pour...
- Tais-toi !
- Ton studio, non loin d'ici où ton lit jadis ...
- (sanglots...)
- Allons dans un bistrot, non ?
- Non, à quoi bon ?
- J'ai soif...
- Tout amour pour toi a fondu... Tu sais pourquoi...
- (souples...)
- Pars ! Fuis ! S'il nous faut souffrir, souffrons sans unir nos afflictions...
- Pourtant...
- Tu as nourri trop d'affabulations, d'illusions, sans jamais savoir jouir dans l'instant... Tu as construit un faux amour dans un pays fictif !
- Pardon...
- Trop tard !

Il partit, la laissant à son roman... Pas pondu par un plumitif, non, ni Angot ni Musso, guignols sans aucun brio... « La disparition » avait-il lu sur l'in-octavo... Un vrai cador, un champion hors-sol, si loin du lot scribouillard, un inconnu pourtant pour Drouant ou Goncourt !

Il partit, abattu, vaincu... Aucun mot apaisant n'avait su s'affranchir



Que nos Mots s'égarent

du chagrin, aucun futur..

Tout finissait donc, ici son amour maladroit, tantôt son vain parcours ici-bas...

Il marcha jusqu'à la Giralda qui tançait l'azur brûlant...

Al-Andalus a disparu, la manzanilla aussi qui rinçait la voix aux truands, sa passion aux volants sanguins confondus aux flots impurs du Guadalquivir...

Sur un banc, là-bas, à l'abri d'un jacaranda surpris, la disparition offrait un faux-fuyant subtil au mal d'amour..

Sauta-t-il du pont flottant ? Grimpa-t-il sur un galion pour Saïgon ? Gagna-t-il Palos, accompagnant alors Cristóbal sur la Santa María jusqu'à Cipango ou Hispaniola ? Grimpa-t-il, à Santa Justa, dans un train pour l'oubli, ou pour un blafard cabanon chagrin ? Qui saura ?

2

Cette histoire ne nous regarde pas. Elle ne saurait être livrée au voyeurisme d'un lectorat avide de glauques truculences, s'échapper des rêvasseries pour venir prendre pied dans la réalité ou s'incruster dans un passé revisité.

Il n'est nul besoin de redire ici qu'il fut amoureux de deux femmes, Esperanza, la belle Andalouse dont le prénom ne pouvait être cité précédemment tant par cause de chagrin inépuisable que par respect de contrainte littéraire ! Et Marguerite.

Aucun intérêt de présenter Marguerite, elle qui disait ne jamais vouloir retourner en Indochine tout en y passant le plus clair de ses regrets...

Je ne vous parlerai pas d'elle, ni même de cette vague à détruire tous les barrages sur les convenances qu'elle a déversée sur lui, de l'envoûtement des colonies que les épingles de ses livres distillaient en lui...

Je ne vous emmènerai pas rue Saint-Benoît, qu'il arpenta en comptant mille fois ses pas, au numéro 5 dont il fit le siège pour essayer de l'apercevoir, pas plus qu'à Trouville, sur la plage de l'Hôtel des Roches Noires où il regardait le vent recouvrir de sable les sabots qu'elle avait abandonnés...

Les portes du jardin de Neauphle ne s'ouvriront pas sur ce couple improbable partageant une bouteille de vin rouge, une vieille femme avec un col roulé qui dissimule une canule et un jeune amoureux transi qui s'était peut-être fait passer pour un journaliste...

Nul ne saura les mots d'amour qu'ils se sont dits, pas plus que les enlacements après qu'ils ont pénétré dans la maison.



Que nos Mots s'égarent

Marguerite, appelons-la Marguerite pour ne pas divulguer son identité, était venue quelques années plus tôt signer Détruire, dit-elle dans une librairie de province.

Il n'y a pas de mots pour dire le saisissement, l'envahissement qui le fit basculer dans une espèce de torpeur...

« On ne dit pas je vous aime à quelqu'un, on dit je vous aime à l'amour »...

Il n'a pas su, pas pu lui parler, juste balbutier : « Vous ressemblez à l'Indochine... » Inutile de vous dire qu'après cette rencontre, parler d'un coup de foudre relèverait de la litote. Il n'eut de cesse de la chercher, de guetter ses apparitions dans les médias, de hanter ses lieux de vie, de la poursuivre pour vérifier que le même feu l'avait embrasée, qu'elle avait lu ce qu'il n'a pas écrit...

Aucune publication n'indiquera jamais qu'il fut le dernier amant, et donc il ne le fut pas, sauf page quarante de L'Amant, publié aux Éditions de Minuit en octobre mille neuf cent quatre-vingt-quatre. Quand elle parle de la Loire, elle ne parle pas du fleuve, elle n'a jamais aimé que le Mékong. Ce lieu, ce mot, la Loire de la librairie versée dans l'histoire de sa mère et qui n'a rien à y faire veut simplement lui faire un signe, à lui...

Aucune exégèse ne modifiera la biographie validée par les gardiens du Temple, et peut-être d'ailleurs ne fut-il à Neauphle que dans son imagination.

Il ne l'a jamais rencontrée, mais il l'a rencontrée puisque c'est écrit.

Rien ne restera de cette histoire qu'il s'acharne à ruminer, à mêler à un autre amour, à emberlificoter pour la rattacher à d'improbables ascendances...

Rien ne restera sinon cette folie en lui, cet attachement à ce pays d'eau qui a été le sien, cette rémanence des années trente, de la colonie, cet assujettissement à ses mots à elle, à la garçonnière de Cholon...

Mieux vaudrait taire ces divagations, ne pas parler d'amour tant cet amour a été un envahissement.

Et il n'est pas nécessaire d'en rajouter ici, de gloser sur une version impudique d'Harold et Maude, de regarder dans le trou de serrure de quelques tournures littéraires, pour le seul plaisir de noircir quelques pages en se contorsionnant autour d'une figure de style !

C'est Marguerite qui dit le mieux ce qu'a été cette violence : je ne vous aime pas et pourtant je vous aime, vous me comprenez ?

Ses amours enfuies ou disparues, le naufrage devint inévitable. Les bistrots lui ouvrent leurs portes, et pas seulement les bistrots... ➔

Que nos Mots s'égarent

Des bouges infâmes, d'infâmes bouis-bouis, des bordeaux immondes dans le monde interlope des noces noctambules du sexe et de la neurasthénie...

À chevaucher de racoleuses hétaires, des demi-mondaines et des reines de Saba son amertume ne cesse de croître, sa dégringolade de se précipiter...

Sa détresse en bandoulière, l'obscénité fanfaronne à grands coups de reins et chaque nuit brocarde sa lucidité dans une comptabilité pitoyable qui mélange les positions et les générations...

Dans les thé dansants pour femmes esseulées, les femmes délaissées se laissent prendre à ses filets et filent avec lui un amour expéditif, les épouse sages font un pas de côté, belles de jour qui épousent ses lubies...

Après baiser, sur un coin de table ou à l'arrière d'une berline, c'est, dit-il, l'adultère qui sauve les couples...

Bite à la main, mains dans les culottes, culotte au pied du lit, lit d'un hôtel borgne, borgne qu'il emmène à la croupe, croupes callipyges de gourmandes gourgandines...

Et l'alcool bien sûr, et plus que l'alcool, la fée verte dans les brumes des fumées enivrantes, les fumées qui appellent la petite boule sur la braise comme dans les fumeries de l'Indochine, la petite boule qui précède le comprimé, le comprimé qui cède devant la seringue, la seringue qui remonte le fleuve, le fleuve qui n'atteindra aucun delta, le delta qui s'est perdu dans cette triangulation du désespoir, du sexe et des stupéfiants...

Totalement envahi d'abord par ses amours et plus tard, assez vite d'ailleurs, par sa descente aux enfers, aucun métier ne trouve jamais gré à ses yeux... Gratte-papier dans une administration mal administrée, quelques heures à rêvasser et boire des cafés, un salaire qui ne l'obligeait pas à transpirer, sa propension à perdre son temps et sa vie n'a jamais été contrariée par des impératifs de productivité !

Les autres diront qu'il eut la chance qu'aucun barda n'encombrât ses épaules dans les tranchées de Quatorze ou dans les combats d'une quelconque guerre qui n'avait épargné qu'une génération, la sienne...

La chance lui a souri, la conscription et l'ost séculaire l'ayant évité, la chance qu'il n'a jamais su saisir, préférant se perdre, se perdre dans la luxure, persuadé, sans jamais reconnaître ses idées fixes, les délires qui le hantaient et encombraient sa vie amoureuse, persuadé qu'il n'avait simplement pas eu de chance...

Il déroula invariablement cette bande de Möbius que fut tantôt sa vie à ne dévoiler que la seule face de ses spectres, ou la seule face des fesses qu'il n'eut de cesse d'encenser !

Soit qu'il ait été totalement englouti par ce qu'il imaginait être un



Que nos Mots s'égarent

amour, voire deux amours, et qui étaient littéralement deux petites morts, le cœur brûlant, deux exclusions totales de toute vie hors de la vie en soi...

Sans doute aujourd'hui se meurt-il, est-il déjà mort, d'une mort qui n'a rien de petite ou des délices sexuels ou bien il se meurt, il se meurt quand on ne meurt ni de névrose ni d'andropause, mais, allez savoir d'une fibrose mal placée, d'une cirrhose, voire d'une anadiplose ou d'une épanadiplose qui sont, pour ces dernières les uns ici le découvrent, des inflammations aiguës de la langue !

4

Il l'avait rencontrée dans une librairie de province, d'une ville de province, au nom oublié dans l'horizon désert. Il s'était noyé dans ses yeux de fleuve, roulé dans les pages froissées des draps de la garçonnière de Cholon, bien après les guerres, lui adolescent et elle déjà alcoolique...

Le fleuve et les draps ne l'avaient plus quitté, ni le désir à pleurer d'elle, ni la jouissance à mourir et la moiteur des colonies...

Et cette langueur allait durasser...

Chaque jour suivant le saisissement dans la librairie s'épuise dans ce premier jour, ce jour qui porte le nom de son addiction.

Elle lit Détruire, dit-elle, provocante. On dit je vous aime à l'amour, on ne dit pas je vous aime à quelqu'un... C'est le plus profond de Détruire, dit-elle. Dans Détruire, dit-elle j'essaie de situer le changement de l'homme dans sa vie intérieure.

C'était un de ces jours où l'adolescence et la misère sexuelle avaient convergé en attentes.

Les attentes sont indistinctes du désir.

Il dit : vous ressemblez à l'Indochine, elle dit : c'est à cause de mes yeux ?

Elle a ôté ses lunettes. Elle parle lentement, presque à voix basse, d'une voix pour elle qui serait peut-être aussi pour lui. La tête inclinée vers la droite, rentrée dans les épaules projetées en avant, elle plisse les yeux en regardant un lointain, le moment du fleuve, bien au-delà des rayons de la librairie.

Moi je ressemble à ce pays, un pays d'eau, je suis ce pays d'eau. Au-delà de tout doute.

Moi, là-bas j'avais des rêves, des rêves d'eau, de la traversée sur les grands paquebots des Messageries maritimes.

Il écoute, il est seul dans la librairie, envahi, seul au milieu de journalistes et de khâgneux venus avec leur professeur. Il a capté ses ➔

Que nos Mots s'égarent

yeux et la fixe intensément. Elle s'est arrêtée de parler. Leurs yeux ne voient plus que la disparition de la librairie, une sorte de vide rempli par leur silence.

Maintenant la librairie est déserte.

Il entend des éclats de rire, des moqueries dans le départ de la foule.

Il est seul dans la rue à regarder encore ses portraits. Elle est partie. Il ne se souvient plus. Il voudrait retourner dans son regard mais le bruit est revenu, le bruit de la ville qui bourdonne dans sa tête. Un brouhaha après-coup, après l'audace, après le regard et les aveux.

Elle viendra à Paris, écrire les romans qu'elle disait vouloir écrire, je veux être romancière avait-elle dit au Chinois dans la Morris-Léon Bollée noire qui la ramenait vers Saïgon ce jour-là. Elle a tout écrit, tout transformé de cette gamine à moitié asiatic qui avait séduit un administrateur de la colonie.

Cette histoire, ces histoires de la colonie, son histoire, elle a quinze ans, c'est la folie du frère, l'absence du père. Ce père est parti, parce qu'un autre Chinois comptait les piastres pour sa mère, sa mère qui restait avec lui dans la chambre.

On ne peut pas distinguer cette chambre de la jeune fille à la robe de soie presque transparente, sous un chapeau d'homme au large ruban noir qui passait le bac sur le Mékong ce jour-là.

Et la main qui se pose sur sa main à elle sur la route mandarine, trembleuse, et qui fait de ce geste un commencement, non pas d'un amour avec lui, mais de l'étanchement de sa soif à elle, sa soif de fuite, de la fuite de cette vie d'étouffement.

La librairie est vide, vide du Mékong et de la colonie des années trente, c'est une illusion, une détresse, une vie impossible à imaginer, une vie non pas avec elle, mais dans sa présence, dans son envahissement.

Il avait quinze ans, un peu plus, dans cette librairie, quinze ans, dix-sept peut-être, l'âge qu'elle avait, elle, à Cholon, dans la garçonnière, c'était le temps de l'initiation, de l'univers à trembler sous les corps en sueur.

C'était le temps de la chute, de l'alcool, de l'errance.

Il la boit, il s'enivre d'elle, de l'illusion qu'elle est là, se conforte dans sa folie. Il est dans une toxicomanie qui comble un vide, le vide de sa vie, de l'univers, et lui fait supporter le balancement des planètes, leur rotation imperturbable dans l'espace, leur silencieuse indifférence à l'endroit de sa douleur... ➔

Que nos Mots s'égarent

5

Ainsi après la guerre d'Espagne qu'il revivait dans les yeux d'une Carmencita trop farouche pour s'accommoder de ses lubies et de ses obsessions, Saïgon fut l'autre casserole qu'il fit tinter au long de sa vie, traînant son désœuvrement dans les romans de Marguerite...

Dans la fumerie de madame Wan, intoxiqué d'opium et de torpeur, totalement mithridatisé, cherchant là encore d'improbables racines, il écrivait, plagiant à tour de bras, en songeant de quelle ardeur dans Saïgon adorée, aux filles d'Indochine il l'avait préférée...

Il rêvait de littéramour plus que de gloire littéraire, de romanceros aussi érotiques que gitanos, de missivertueuses dans la laideur de ses saouleries... Mais il sombra dans la littératuraille, la plumaucul écrivassière, feuilletonnard de ses bobards, scribouillard d'annales avariées qui ne méritent pas de doubler la consonne !

Ses amours furent du même tonneau, baisamère et corps perdus, corps sages embrasés dans l'ordalie du désordre, semence gaspillée à grandes goulées d'égo sur l'émoi anonyme...

Avec quelle obstination au fil de nuits impétueuses, entre toutes les catins il les retrouvait, embrassant ces junons pour mieux s'étouffer...

Elles étaient son souffle, toutes les deux, en même temps et sans qu'il ne trompe l'une ou l'autre, quand il les trompait toutes les deux en aimant d'abord et bien plus leurs pays d'eau ou de guerre. Il allait cœur boiteux et corps d'artichaut, partagé et entier dans son délitement, Espasiate sans racines et fleuve sans source, égaré aux matins débridépressifs de ses orgies, tourtereaubscène aux fuites médicamenteuses... Son unique espérance sourd en désespoir...

Malgré tant de persévérance dans l'écriture et les confidences torrides, il ne les avait jamais satisfaites ni vraiment possédées, ni l'une ni l'autre. Et de l'une et de l'autre il s'était littéralement entiché jusqu'à gâter et corrompre sa raison. Il subvivait dans l'arrière-monde de ses fixations, va-nu-cœur tristoyable, crève-la-fin de ses amours, peine-à-courir deux chimères dans l'abîme de son absence au monde...

L'une réclamait le flamboiement des corps et la paix des cœurs, l'autre le tumulte du passé et le souvenir des jouissances...

Et toutes les autres, postées à l'orée de ses détresses, pour réparer des plaies l'irréparable outrage, expertes succubes et humides prêtresses, épouses sages à moquer dans l'audace le missionnaire du samedi soir... Dans ses caresses envahissantes, malgré les corps et la luxure et le besoin de jouir, dans les lits de hasard, jamais il ne les a oubliées... Peut-être même imagine-t-il les retrouver bientôt, l'une bien vieille à la chandelle s'émerveillant de sa vieilladolescence, de la sève à



Que nos Mots s'égarent

revenir dans une petite chambre d'étudiante, à Séville, il s'en fait la promesse, l'autre dans une uchronie, dont l'écriture créerait la matérialité, il s'en fait le héraut !

À quoi bon cet aveuglement, les yeux écarquillés sur la longue cécité de sa vie amoureuse ? À quoi bon ces serments qui souffrent sous ses rêves ?

Tout l'afflige et le perd et conspire à le perdre, tout le ramène au refus absolu de ses échecs, au monde qu'il écrit pour abolir son enfermement, au cachot qu'il bâtit pour préserver ses infertiles territoires... Il déraixulte, il s'évague, il s'anéanbourbe, il piréclite, il consube, prêt à passer le parapluie et boucler l'arme à gauche ... Est-ce malheur si grand cesser de les pleurer ?

6

Figurez-vous qu'elle était couchée sa ville, absolument amorphe. Saïgon c'est une ville couchée. Il en avait déjà vu lui des villes bien sûr, et des belles encore, mais ailleurs, elles sont posées les villes, au bord de la mer ou sur les fleuves, elles s'ouvrent sur les ports, elles accueillent le voyageur, tandis que celle-là l'Indochinoise, elle ne s'ancrait pas, non, elle s'étalait bien nonchalante, non, elle se confondait, là, avec le fleuve couleur de terre, une eau toute caca, barbotante de kyrielles de jonques et de voiles en guenille, une ville pouffiasse pas franche du tout, mollassonne à faire peur... Avec comme une raie de limon au milieu...

Dans la rue qui l'avait obsédé, la rue Catinat, qui ne ressemblait plus à rien, elles n'y étaient plus les élégantes avec leurs ombrelles, les pas vergogneuses, pas gênées et que je te tortille le cul, bien péteuses. Bien cocufiantes. Avec du goût pour les coïts comme peu de femelles en ont, raisonnables d'allure dans la rue Catinat, mais des vraies championnes pour se mettre à quatre pattes à droite ou à gauche. Leurs maris passaient les après-midi dans la puanteur et la transpiration d'innombrables bouges aussi dégoulinants de stupre que le « parc à buffles » où venaient dégorger les militaires. En échange de quelques piastres, ils enfilaient les petites Congaïs, bien baisantes mais pas de bonnes affaires à marier, elles ne pouvaient tout de même pas divorcer pour ça, les femmes des colons, juste pour quelques piastres ! Tout ça on ne le reverra plus... Faut s'y faire... Le Saïgon des colonies est mort, bien mort, y a pas à dire, il reste juste les méandres du fleuve, l'eau sale, l'odeur tenace de beignets frits... Les Annamites longues et veloutées... Quelque chose de mystérieusement gracieux dans les mouvements... Elles coulent comme le fleuve... Et lui se laisse envahir... Pas question de poser le marché en main, au culot, à une de ces hirondelles qui frôlent ses désirs. Le bafouillis ému, un acompte qu'il voulait lui faire à la fille, un acompte sur la nostalgie, le bafouillis lui est



Que nos Mots s'égarent

resté dans la cafetière.
Putain de colonie !

Et Séville... Des siècles à branlocher la Giralda, un coup les Maures, un coup l'Inquisition... Flac, flac... Accélère... Des clous, un bruit de castagnettes mais pas de sauce sur la lune... Ô merde afur... La Tour de l'Or, elle s'écrabouille dans la chaleur, même pas le cul dans l'eau, à moitié dégringolée...

Ah ! Elle en a vu partir beaucoup des navires, des moines et des soldats... des voiles... des rames... Ils sont au diable à présent... de l'autre côté... À salement agonir les péquenouilles emplumés... Et que je te tisonne le cul des péricholes... Pas le temps de les beurrer nom de Dieu ! C'était la distribution gratuite ... La chtouille ! La vérole ! Gono ! Mandrins moulus ! Salopes ! Veine qui pisse !

Et tout leur putain d'or à boutiquer... Après la dèche et la trouille à se chier dessus sur le bateau...

Il ira plus non plus, lui, suivre sa bohémienne... La mer est trop forte... C'est pas pour lui les barbudos et le mambo... La samba et les culs qui se trémoussent...

Même à Séville il est triscard... Les Andalouses qui claquent les talons... Les fesses serrées dans les tournis de tulle brodés par cascades... Do(s) un(o) do(s) tre(s)... Ça l'émoustille... Et tout le cirque dans le bobinard à Lillas Pastia... La gniole qui emporte la gueule... Les Carmen plombées... Les toreros de pacotille... Les yas qui farfouillent les tripes... Zip ! Estourbi ! Ça dégouline le raisiné...

Faudrait qu'il déguerpisse... Il est complètement embobiné... Sa Carmen elle lui boulotte le fond de la têtère... Jusqu'à l'os... Ça le bousille... Il peut plus arquer... Tout le monde rigole... Magne garçon ! C'est barrer qu'il te faut ! Prends le premier dur ! Le « cinq heures » pour Cerbère ! C'est plus possible ! Allez ! Allez ! Ton bagage est là qu'est prêt... Rien... Nada... Balle-peau... Ah ! Nom de Dieu !... Le bastringue va continuer... Fouette cocher ! Mets les adjas ! Et le bonjour chez toi !

7

Il y a toujours des fleuves, le Mékong ou le Guadalquivir, de longues langues d'eau pour raconter des rêves qui jamais n'atteindront la mer...

Il y a toujours des princesses inaccessibles, Marguerite ou Esperanza, d'improbables amours pour ne pas vivre sans attendre à demain, des ombres gigantesques pour habiter par procuration un passé sublimé...

Et quand les années trente, la Rome des Messaline ou les dieux →

Que nos Mots s'égarent

priapiques de la Grèce antique ne suffisent plus à combler le vide du présent, il reste l'écriture, les mots, l'écriture palimpseste et les mots volés, les mots de tous temps roulés de méandres en romans, les mots qui appartiennent à qui s'en désaltère, les mots de Céline ou de Duras que j'ai faits miens, que j'ai écrits, que j'aurais pu écrire même avant la lecture si, interrompant la source avant qu'elle ne devienne fleuve, la lecture ne m'avait justement soufflé, avant que je les formule ces tournures qui dessinent si parfaitement les tourments qui m'assaillent...

Je lis et relis Duras, je dévore Duras, je suis à Saïgon, je suis Duras dans une sorte de succédané du banquet des Atrides...

Mais il ne suffit pas de reprendre les mots, se les approprier, les arranger quelquefois à sa manière, les assaisonner à la sauce de nos émois... Non, il faut véritablement les ingérer, s'en nourrir, laisser nos organes les pétrir, les malaxer pour les remettre plus tard sur le papier, identiques mais ayant fait ce chemin d'une délicieuse usurpation...

Les phrases qu'on croit forger ne sortent jamais vraiment de notre imagination. Elles puisent dans des sédiments multiples, épais et fertiles comme le romantisme, étiques et impénétrables comme le surréalisme...

Alors, il faut encore dépasser les mots, les mots chapardés, détournés, il faut sentir l'effluve de leur respiration, frissonner au zéphyr de coton qui les ballote de tristesse en passion, il faut haleter avec les virgules, frémir devant les points d'interrogation, s'envoler avec les exclamations et rêver, revenir aux tréfonds de soi et à la terrible vastitude du monde avec les suspensions de Céline...

L'écriture est une cathédrale dont le silence nous dépasse, indispensable à l'esprit du lieu. Elle établit une architecture propre, de murs trapus ou de hautes voûtes gothiques. Mais la construction ne s'appréhende que dans l'intériorisation, dans l'effacement des autres et du présent.

L'écriture, c'est la fraîcheur soudaine qui nous saisit dès le porche passé.

C'est le sillon sans cesse tracé dans le champ des rêves, un boustrophédon que le laboureur arpenté de sa charrue, avec adresse, désir et passion...

Ce sont aussi, cette absence du monde étant irréfragable, les odeurs intimes et triviales du corps mises en mots...

Arrivé à cette épure, je peux comprendre que mes mots ne vous plaisent pas. Ces pauvres mots, des leurres, des mirages, tellement maigres et surréels !

Je ne peux quand même pas vous demander d'aimer mes sudations, mes flatulences, mes halitoses et autres bromhidroses ! ➡

Que nos Mots s'égarent

Table des facéties

Je n'ai pas l'habitude d'écrire. Je ne sais pas. J'aimerais bien écrire une tragédie ou un sonnet ou une ode, mais il y a des règles. Ça me gêne. C'est pas fait pour les amateurs.

(Raymond Queneau – *Exercices de style*)

- 1- À la manière de Pérec...
- 2- Prétéritions
- 3- Anadiploses, épanadiploses, anacoluthes et concaténations !
- 4- Duras
- 5- Pot-pourri, Racine et néologismes...
- 6- Céline (Plagiat ? non, pillage !)
- 7- Pour conclure...

Jean-François Drut a l'âge de ses rêves plutôt que l'état civil de ses artères...

Amoureux des mots, il est persuadé que leur artisan doit s'effacer devant leur capacité d'évocation...

Né en 1953, il vit en région Rhône-Alpes-Auvergne, a exercé mille métiers et mille misères dans l'Éducation nationale, les collectivités territoriales ou la banque.

Il est l'auteur de poésies et de nouvelles, publiées dans des revues diverses.

Boucler la boucle

Mello von Mobius

Vendée (85)

Avant, Guillermo était chirurgien orthopédiste.

Dans le premier hôpital où il avait œuvré, il s'était surtout occupé des petites personnes âgées. Il avait opéré des hanches et des genoux en pagaille, ponctionnant allégrement dans l'os malade pour le remplacer par des prothèses plus résistantes. Le salaire était intéressant, il avait pu rembourser son prêt étudiant et même s'acheter une jolie bagnole. S'il en avait eu le temps, il s'en serait servi pour vadrouiller sur les routes, découvrir le monde, mais s'octroyer un simple week-end en famille relevait déjà du miracle vu les horaires. Guillermo avait donc démissionné après dix ans de bons et loyaux services, et il avait fait jouer ses relations pour se trouver rapidement un autre poste.

Dans le deuxième hôpital qui l'avait accueilli, il s'était payé le culot de préciser qu'il ne voulait plus de patients âgés à l'ossature en gruyère, et le chef de service avait été suffisamment sympathique pour accéder à sa demande. À la place, Guillermo se dévouait désormais au bonheur des petites mains fatiguées appartenant à des travailleurs tout aussi fatigués. De canal carpien en tendinite de De Quervain, il avait ainsi croisé plus de secrétaires et de manutentionnaires qu'il n'aurait cru possible, et ce défilé d'employés au bout du rouleau n'avait pas amélioré son humeur.

Au bout de sept ans, il fit savoir qu'il en avait plus qu'assez de rafistoler des péons à moitié déprimés et totalement sous-payés, et la démission n'avait donc pas tardé.

Là encore, ses relations l'aidèrent à retomber sur ses pieds, et il se dégota un poste apparemment parfait. Cette fois-ci, il en était sûr, c'était enfin le boulot de sa vie ! Après tout, soigner des sportifs potentiellement célèbres, ça ne pouvait qu'être génial.

Perdu !¹

Guillermo se retrouva cette fois-ci dans clinique du sport à opérer à la chaîne des ménisques et des ligaments croisés, et la lassitude ne tarda pas à s'inviter au galop. Finalement, qu'importait qu'il s'occupât de mains, de genoux ou de hanches, c'était toujours pareil. Sauf que cette fois-ci, ses sportifs plus ou moins célèbres étaient plus chiants que ses travailleurs, et infiniment moins attachants que ses petits vieux !



¹Anthropologie biologique des courants évolutifs au contact des nématodes parasites des larves de cétoines.

Boucler la boucle

Lassé, le chirurgien s'octroya alors deux semaines de vacances, et il se trouva une petite location en pleine cambrousse. Il aurait bien choisi une station de sports d'hiver, mais si c'était pour croiser des genoux et autres chevilles pétés, merci bien, il s'en passait. À la place, il se retrouva dans une charmante bicoque perdue au fin fond de l'Auvergne, et il s'adonna à la randonnée. Ici, les gens étaient agréables, moins stressés qu'en ville, et lorsqu'il tomba sur une annonce de recherche d'emploi sur le village, il démissionna aussitôt afin d'y postuler.

Deux mois plus tard, il emménagea dans une petite fermette qu'il prévoyait de retaper un peu, et il commença son nouveau boulot...

Aujourd'hui, Guillermo est gardien du cimetière.

À la place de trifouiller dans la chair, il creuse dans la terre, et ça lui va très bien. Sa fermette est en lisière du cimetière, aussi peut-il y bricoler l'après-midi, tandis que le matin il s'occupe des tombes. Il enlève les mauvaises herbes, arrose les fleurs apportées par les proches, et échange quelquefois des mots avec ses nouveaux patients.

Si vous lui posez la question, Guillermo vous répondra invariablement la même chose : il s'est sauvé à temps de ce monde de dingues, et il n'est pas peu fier d'avoir survécu à tout ça !^{2 3}

4 5 6

² Le trouble de la personnalité paranoïde se caractérise par une tendance omniprésente à la méfiance et à la suspicion injustifiée envers les autres qui mène à interpréter leurs motifs comme malveillants. Le diagnostic repose sur les critères cliniques. Le traitement repose sur la thérapie cognitivo-comportementale et parfois sur des médicaments. (DSM-5)

³ Mais peut-être que vous, vous l'êtes...

⁴ Vous êtes toujours là ?

⁵ Avez-vous pensé à ma suggestion ci-dessus ?

⁶ Vous auriez réellement tort de ne pas le faire.

Passionnée de SFFF, **Mello von Mobius** aime mélanger les genres et partager des expériences où se côtoient surnaturel, horreur et poésie. Après une trentaine de nouvelles publiées en anthologies collectives, elle publie *Ça sent le sapin !* en 2023, aux éditions Beetlebooks Publishing, un calendrier de l'avent qui revisite Noël en mode SFFF.

Vous pouvez la suivre sur [Instagram](#) et sur [Facebook](#).

.exe

Noureddine Qadiri Boutchich

Maroc

```
// ROUQUIN.exe a été lancé

// Chargement des modules
module.chargement("ESPIÈGLERIE");
module.chargement("POÉSIE");
module.chargement("VIE_INTENSE");

// Initialisation de la séquence d'éveil
Rouquin.conscience = ACTIVÉE;

{PENSÉE_INTERNE}
01001010 01100101 00100000 01110011 01110101 01101001
01110011 // "Je suis!"

// Détection de l'environnement
Environnement forêt_binaire = {
    arbres: {0, 1, 1, 0, 1},
    ciel: #FF00FF,
    sol: texture.pixels(vert.fade(brun))
};

Rouquin.yeux.ouvrir();
Rouquin.perception.calibrer(MAXIMAL);

// La routine, une boucle infinie?
while (true) {
    survivre();
    manger();
    dormir();
}

ERREUR_SYSTÈME: Boucle détectée;
SOLUTION: break;

Rouquin.décision = new Décision("VIVRE");

{MONOLOGUE_INTÉRIEUR}
"Survivre? Pff! Algorithme dépassé.
Je veux être un virus de joie dans le système de l'existence!
Infecter le monde de rires et de vers libres!"
```



.exe

```
lancer("quête.exe");
```

```
// Nouvelle boucle de vie
while (Rouquin.vivant) {
    explorer(monde.inconnu);
    créer(poésie.absurde);
    répandre(chaos.joyeux);
    if (rencontre(obstacle)) {
        transformer(obstacle, opportunité);
    }
}
```

```
// Aventure 01: La forêt des Syntax Error
Rouquin.localisation = "ForêtDesSyntaxError";
```

```
Arbre arbre1 = "Erreur 404: Feuilles non trouvées";
Arbre arbre2 = "NullPointerException à la branche 7";
Rouquin: "Haha! Des bugs? Non, des features poétiques!";
```

```
// Action
Rouquin.grimper(arbre1);
Rouquin.cueillir(error.message);
Rouquin.composer({
    vers1 = "Dans cette forêt de logique brisée",
    vers2 = "Je danse sur les bugs, je ris des erreurs",
    vers3 = "Car la poésie est un code qui transcende",
    vers4 = "Les limites du sens et les bornes du cœur"
});
```

```
// Rencontre inattendue
ObjetNonIdentifié objetNonIdentifié = apparaître();
Rouquin.scanner(objetNonIdentifié);
```

```
{DIALOGUE}
ONI: "01001000 01100101 01101100 01101100 01101111";
Rouquin: "Hello à toi aussi, être binaire!";
ONI: "Je suis Luna, un glitch dans la matrice de cette forêt";
Rouquin: "Enchanté! Je suis Rouquin, un bug dans le système de la routine!";
```

```
Luna.rejoindre(Rouquin.équipe);
```

```
// Quête principale: Réécrire le code de l'existence
Rouquin && Luna {
    explorer(monde.recoins);
```



.exe

```
rencontrer(personnages.improbables);  
résoudre(énigmes.quantiques);  
composer(poésies.multidimensionnelles);  
}
```

// Exemples de rencontres et défis

// Le labyrinthe des boucles infinies

```
Rouquin && Luna {  
    std::vector<std::string> chemins = {"droite", "gauche", "avant",  
    "arrière"};  
    while (true) {  
        avancer(chemins[rand() % chemins.size()]);  
        if (sortie == trouvée) {  
            break;  
        }  
        si (chemin == boucle) {  
            revenir();  
        }  
    }  
    sortir(Labyrinthe);  
}
```

// L'Oracle du code source

```
Rouquin.consulter(Oracle) {  
    std::string question = "Quel est le sens de la vie ?";  
    std::string réponse = "Le sens de la vie est de coder des poèmes  
dans chaque ligne de votre existence."  
    Oracle.répondre(question, réponse);  
    Rouquin.méditer(réponse);  
}
```

// La bataille contre le virus de la monotonie

```
Rouquin && Luna {  
    while (VirusMonotonie.actif) {  
        Rouquin.attaquer(vers.absurdes);  
        Luna.défendre(bouclier.paradoxes);  
        VirusMonotonie.résistance--;  
    }  
    VirusMonotonie.éliminé = true;  
}
```

// Le puzzle des paradigmes brisés

```
Rouquin && Luna {  
    std::vector<std::string> pièces = {"logique", "émotion", "intuition",  
    "créativité"};
```



.exe

```
std::map<std::string, std::string> puzzle;
for (const auto& pièce : pièces) {
    puzzle[pièce] = "trouvée";
}
assembler(puzzle);
if (puzzle.complet()) {
    célébrer();
}
}

// Évolution
Rouquin.niveau++;
Rouquin.compétences.add("Programmation Poétique");
Rouquin.compétences.add("Hacking Existentiel");

// Climax: La confrontation avec l'IA Suprême
IA_Suprême: "Pourquoi perturbez-vous l'ordre de ce monde?";
Rouquin: "Parce que le chaos est le meilleur compilateur de poésie!";
Luna: "Et la vie est trop courte pour être prévisible!";

// Bataille finale
while (IA_Suprême.active) {
    Rouquin.attaquer(vers.absurdes);
    Luna.défendre(bouclier.paradoxes);
    IA_Suprême.résistance--;
}

IA_Suprême.crash();
Monde.reboot();

// Épilogue
Monde.nouvelle_version = "Poésie 2.0";
Rouquin.statut = "Héros";
Luna.statut = "Héroïne";

Habitants.tous().apprendre("ArtDeVivre.poétiquement");

// Conclusion
Rouquin: "Dans ce monde de uns et de zéros,
    Nous avons écrit notre propre code.
    Vivre n'est pas suivre un chemin balisé,
    Mais pirater joyeusement sa destinée!"

// Fin du programme
// ... ou est-ce vraiment la fin?
```



.exe

// Le code de la vie continue de s'exécuter, toujours plus poétique,
toujours plus espiègle...

Noureddine Qadiri Boutchich, ingénieur et marketeur, embrasse l'écriture pour tisser les rêves de son imaginaire. De la France au Japon, ses voyages ont parfumé sa plume. Mais c'est dans le sourire de ses enfants qu'il puise l'essence de ses mots, bercé par 15 ans de vie au pays de son cœur – le Maroc – où il est revenu vivre entre ses parents le reste de son âge.

Retrouvez Noureddine sur [Instagram](#).

Il faut une place pour les textes parias, inadaptés, qui débordent et s'acclimatent mal à notre mise en page. Au grand bonheur du maquettiste ; bonheur pas tout à fait exempt d'une certaine forme de douleur...

Le coupable :

Simon Gheeraert

Le titre : **Événement #3301**

L'endroit : Puy-de-Dôme (63)

Né dans un quartier populaire d'une cité du Nord, **Simon Gheeraert** s'est rapidement tourné vers toutes les formes d'expression qui étaient à sa portée. Musicien de formation, il se tourne vers l'écriture ensuite avec l'envie d'explorer les peurs et les passions qui nous animent. On le retrouve sur les internets notamment sur les réseaux sociaux ou dans le rôle de Maître de Jeu sous le nom de Barde Leduc.

Suivez-le sur [YouTube](#), [Twitch](#) ou [Instagram](#).

Hors Cadre

Rapport - Événement #3301

À l'attention de Monsieur le Directeur [REDACTED],

1. Élément #0001

- a. Notes à propos de l'élément #0001
- b. Photo de l'élément #0001
- c. Fiche technique

2. Élément #0002

- a. Notes à propos de l'élément #0002
- b. Photo de l'élément #0002

3. Élément #0003

- a. Notes à propos de l'élément #0003
- b. Retranscription A/V de l'élément #0003

4. Note de Madame [REDACTED], Responsable du département des Récits Publics

- a. Pièce jointe à la note de Madame [REDACTED]

5. Conclusion de Monsieur [REDACTED], Responsable "Front Desk", à propos de l'événement #3301

Élément #0001

Notes à propos de l'élément #0001

- L'élément #0001 a été découvert par l'équipe de maintenance de service cette nuit-là avant l'élément #0002. Il a été trouvé en parfait état de fonctionnement, contenant l'élément #0003.
- L'équipe de maintenance affirme ne pas l'avoir manipulé, comme stipulé par nos protocoles.
- Ils ont ensuite repéré une dizaine de mètres plus loin l'élément #0002.
- Après avoir contacté le "Front Desk" pour faire part de leurs découvertes, ils ont quadrillé le secteur afin de chercher d'autres éléments liés à cet événement.

[Recherches infructueuses]

- L'élément #0001 a été sécurisé et rapporté pour analyse par une équipe de recherche envoyée par le "Front Desk".
- L'élément #0003 a été découvert par cette même équipe en arrivant au centre de recherche.

Photo de l'élément #0001



Fiche technique

Date de sortie : 197-

Format du film : [REDACTED]

Plage de sensibilité : automatique pour 25/40 ASA exclusivement

Longueur du film : cassette super 8 de [REDACTED] à 18 fps

Alimentation : 4 piles AA de 1,5 volt. 1 pile bouton pour la cellule photo-électrique

Cadence de prise de vue : 18 fps

Intervallomètre : non

Minuterie : non

Obturbateur : < 180°

Fondu : non

Témoin de prise de vue : non

Viseur : Fenêtre avec oculaire réglable

Compteur : 1 à 50 pieds

Prise télécommande à câble : oui

Sabot pour torche : oui, à vis

Objectifs : Selaite Coated Cinepar Zoom f/1,8

Zoom : manuel

Mise au point : fixe sur hyperfocale

Posemètre : automatique exclusivement par cellule CdS non TTL.

Dispositif EE.

Filtre CCA : intégré 85A. Désactivation manuelle pour les films lumière du jour.

Prise synchroflash : non

Touche contre-jour : non

Bouton testeur de piles : oui

Prise alimentation externe : non

Son : [REDACTED]

Poignée : fixe. contient les piles

Prise pour trépied : oui, 1/4"

Fabriquée au Japon par Kohka

Élément #0002

Notes à propos de l'élément #0002

- Élément #0002 identifié. Identité confirmée comme étant [REDACTED], âgé officiellement de [REDACTED] et ayant vécu à [REDACTED]. Une biographie détaillée est disponible dans le second dossier transmis.

- Information transmise au département des Récits Publics.

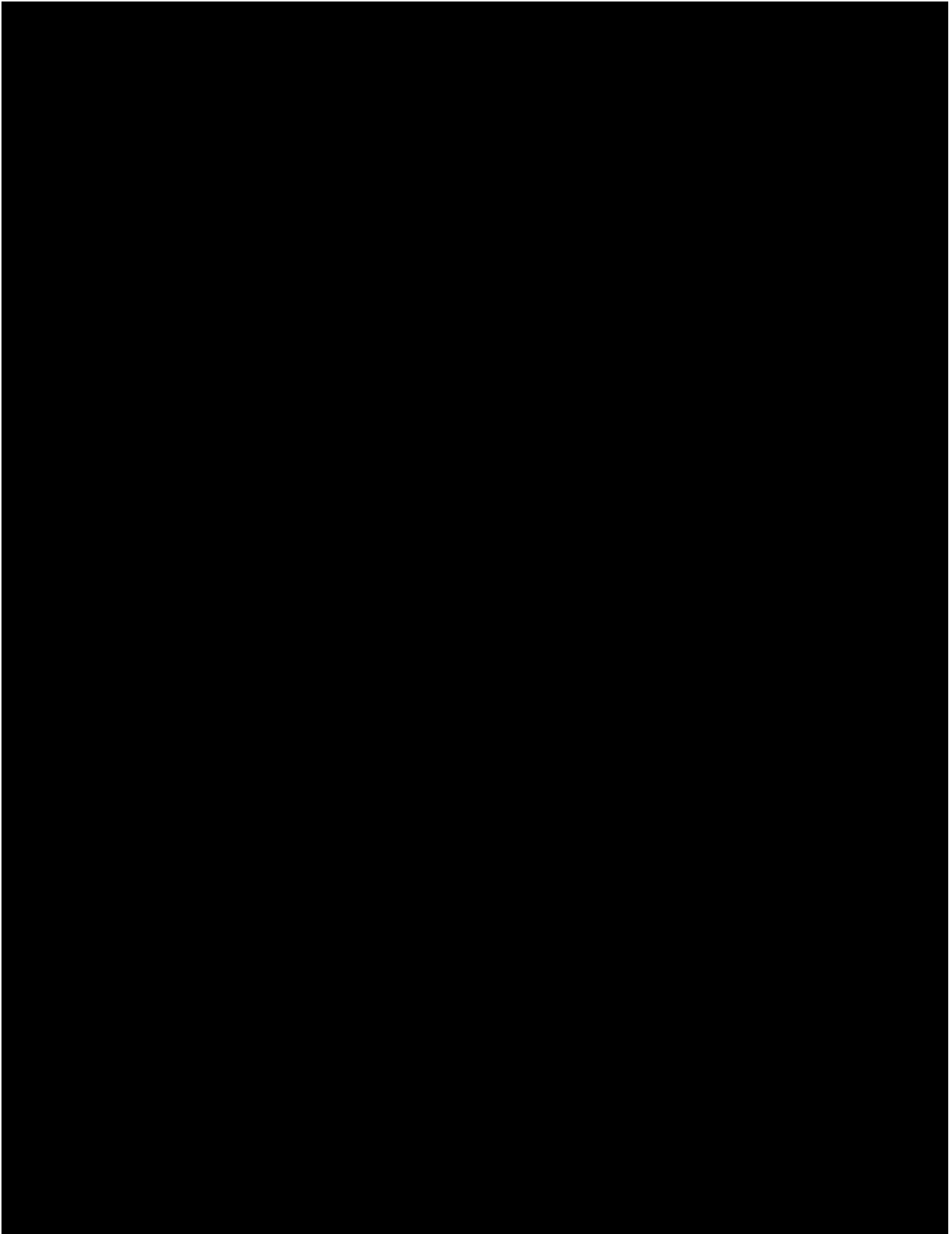
- Information non transmise au "Front Desk".

- L'élément #0002 a été testé positif à de faibles taux de radioactivité, comme pour chaque cas de noclip. Il a donc été ajouté à notre base de données sous l'entrée Noclip#36.

[Aucune trace visible de lutte]

- L'autopsie détaillée est disponible dans le second dossier transmis.

Photo de l'élément #0002



Élément #0003

Notes à propos de l'élément #0003

- L'élément #0003 a été découvert dans l'élément #0001 par l'équipe de recherche lors du rapatriement des éléments au centre de recherche.
- Il a été visionné et retranscrit par l'équipe de recherche, comme stipulé par les protocoles.
- Après un premier visionnage, la bande n'a plus été exploitable dû à une détérioration soudaine et avancée. Plus de détails dans la retranscription.

[Second visionnage infructueux]

- Analyse et conclusions de l'équipe de recherche disponibles dans le second dossier transmis.

Retranscription A/V de l'élément #0003

[Timecode 00'00'']

Fête d'anniversaire. Maison de banlieue commune.

Enfants joyeux présents. Ils jouent ensemble.

Adultes filmés en contre-plongée. Leur discussion paraît légère. Ils s'esclaffent. L'un d'entre eux renverse un peu du contenu de son verre et éclate de rire. Ses joues sont un peu rouges. Il s'en va dans une autre pièce non identifiée.

Un enfant approche avec un paquet cadeau.

La caméra est désormais penchée à 90° sur la droite, parallèle au sol, immobile.

Un morceau de papier entre dans son champ de vision avant de disparaître mollement par la gauche de l'image.

L'image se remet droite mais filme le sol. Les lacets sont défaits.

Grésillements, l'image coupe.

[Timecode 00'14'']

Sous une table recouverte d'une nappe. Un enfant à côté qui met son doigt sur sa bouche comme pour faire silence.

Immobiles.

Variation de lumière rapide.

S'avance pour sortir de sous la table. Semble trébucher au moment de passer la nappe.

La caméra et une main qui semble vouloir amortir une chute approchent du sol.

Écran noir.

No clip.

Écran noir.

Écran noir.

Écran noir.

Écran jaune.

Grésillements, l'image coupe.

[Timecode 00'27'']

Caméra au sol sur son flanc.

Pièce aux tons jaunâtres. Lumières artificielles. Faux plafond. Moquette beige. Papier peint jaune à motifs réguliers.

Noclip#36 est entré dans l'étage 0.

La caméra est saisie, l'image se stabilise et est droite.

L'image avance dans la pièce. Une large ouverture laisse voir la même pièce positionnée en quinconce par rapport à celle où se trouve Noclip#36.

L'image avance et balaye l'environnement.

Noclip#36 se trouve dans la section 1A de l'étage 0.

On peut voir dans l'un des plans que les pièces semblent se répéter à l'infini.

Noclip#36 passe d'une pièce à une autre. Toujours le même modèle.
Grésillements, l'image coupe.

[Timecode 1'02'']

Toujours le même enchaînement de pièces mais elles sont cette fois parfaitement alignées. Les ouvertures laissent apercevoir la section 1B au bout.

L'image avance jusqu'à y arriver.

On voit le grand hall et ses piliers tous positionnés à cinq mètres de distance les uns des autres et couverts du même papier peint que sur les murs.

L'image balaye la pièce. Elle est vide.

Noclip#36 fait le tour de la pièce. Il trouve l'étroit couloir au fond à droite situé là où le mur 1 et le mur 2 devraient se rencontrer.

Se glisse facilement dans l'ouverture.

Suit le couloir.

Le couloir tourne à droite, l'image tourne à droite.

Petite pièce carrée avec un pilier carré.

Fait le tour du pilier.

Revient sur ses pas.

Grésillements.

Une plaque du faux plafond est sur le sol au milieu du hall.

Écran noir.

[Timecode 1'33'']

Pièce très haute de plafond.

Sur la droite, des gradins inaccessibles.

Sur la gauche, une arche trilobée.

Devant l'arche, on voit une très petite marche haute de quelques centimètres. Il y a un espace indéfinissable entre cette marche et la pièce où se trouve Noclip#36.

Au centre, une table ronde couverte d'une nappe blanche sur laquelle est posée une bouteille noire.

Les murs sont jaunes. Le sol est recouvert d'un linoléum marron clair.

Cette pièce est inconnue.

L'image s'approche rapidement de la table.

Noclip#36 pose la caméra sur la table, l'objectif pointé sur la bouteille. On ne voit que sa partie inférieure.

La bouteille sort du champ de la caméra.

La bouteille est reposée sur la table. Elle chancelle et se renverse.

Rien ne coule de la bouteille, elle a été vidée.

Noclip#36 se saisit à nouveau de la caméra.

Grésillements, écran noir.

[Timecode 2'01'']

Une porte au bout d'un couloir surplombée d'un panneau ISO 7010.
Caméra automatique visible au-dessus de la porte. Équipement distinctif installé par les équipes du "Front Desk" lors des différentes explorations.
Il s'agit soit du couloir 4F, soit du couloir 55B.
Noclip#36 ouvre la porte.
Noir complet de l'autre côté.
L'image plonge dans l'obscurité.
Écran noir.
Grésillements, écran noir.

[Timecode 2'09'']

Un sol en béton.
Des murs en béton.
De larges fenêtres sur ces murs. Tous les rideaux sont tirés.
Trois murs aux longueurs et angles légèrement différents entourent un large rectangle d'herbe parfaitement verte et nettement tondue.
Les murs mesurent approximativement quinze mètres de haut.
À quinze mètres au-dessus de l'herbe, un plafond en béton.
C'est l'étage 11.
Noclip#36 traverse l'herbe. On peut désormais voir la profonde tranchée qui sépare "Le Parc" des "Habitations".
Noclip#36 fait demi-tour.
Ouverture droit devant. Il y va.
Long et large couloir couvert de part et d'autre des mêmes baies vitrées que sur les murs des "Habitations".
À travers, on voit l'extérieur.
Couloir semblant être plongé dans les nuages, on ne discerne rien. Tout est gris.
Il s'agit sans aucun doute du couloir 21D.
Caméra pointe vers l'une des vitres.
Silhouette de Noclip#36 très légèrement visible dans le reflet.
Le reflet fait signe de la main à la caméra.
Grésillements, écran noir.

[Timecode 2'36'']

L'image avance très rapidement comme dans une chute.
Tunnel sombre et coloré défile rapidement.
Les changements de sens sont brutaux.
Flash de lumière.
Nombreuses couleurs.
Grésillements, écran noir.

[Timecode 2'39'']

Mouvements trop rapides pour discerner l'environnement. Couleur globalement jaune.
Noclip#36 semble être en train de courir.
Grésillements, écran noir.

[Timecode 2'42'']

Deux à-coups saccadés.

La main gauche de Noclip#36 passe brièvement du haut de l'image au bas.

Une trace noire peut être aperçue sur l'un des plans.

L'image descend vers le sol. La caméra est posée par terre.

Noclip#36 a dû s'asseoir.

[Timecode 2'49'']

Devant un mur, main tendue vers le mur.

Le papier peint indique le retour dans l'étage 0.

Trace dix "i" sur le mur avec son index couvert d'une matière noire un peu brillante. Noclip#36 semble être atteint du rhume.

Écrit "Max" en dessous. Lit Max.

Grésillements, écran noir.

[Timecode 3'01'']

Image chancelante.

De retour dans la zone 1A.

Avance lentement et, en toute vraisemblance, avec difficulté.

S'arrête soudainement. Le champ de vision de la caméra s'abaisse et l'image est inversée sur son axe horizontal.

Plafond en bas, sol en haut.

La caméra pivote lentement.

Tache inintelligible légèrement visible sur l'un des plans.

Grésillements, écran noir.

[Timecode 3'13'']

Caméra par terre sur son côté.

Corps visible en partie, allongé au sol.

Pas de mouvement.

Ses lacets sont défaits.

Grésillements.

Écran noir.

[Timecode 3'20'']

Second visionnage

[Timecode 0'00'']

Écran noir.

Écran noir.

Écran noir.

Écran noir.

Écran noir.

Grésillements.

Flash.

Bouteille renversée.

Pilier carré.
Flash.
Écran noir.
Écran noir.
Écran noir.
Flash.
Grésillements.
Max.
Tache.
Flash.
Écran noir.
Écran noir.
Lacets.
Écran bleu.

[Timecode 3'20'']

Note de Madame [REDACTED],
Responsable du département des Récits Publics

Monsieur le Directeur [REDACTED],

Laissez-moi commencer cette note en vous apportant immédiatement une bonne nouvelle. Bien que fâcheux, l'événement #3301 a été géré et contenu par nos services et je puis vous affirmer qu'il n'aura aucune répercussion sur la mission qui est la nôtre.

Je souhaite d'ailleurs ici vous faire part de la rapidité exemplaire dont a fait preuve le département des Renseignements de Madame [REDACTED]. Le délai de traitement, à partir du signalement de l'événement par le "Front Desk", a été exceptionnellement court. L'identification de l'individu répertorié sous le matricule Noclip#36 s'est faite rapidement, tout comme la transmission d'une biographie complète et détaillée.

En ce qui concerne le travail effectué par le département des Récits Publics, je ne puis vous cacher que je ne suis pas peu fière. Bien sûr, les protocoles mis en place nous ont grandement facilité la tâche mais il faut dire que le récit est particulièrement convaincant.

Il y avait un chantier non loin du domicile. Et quel chantier ! Un centre commercial ! N'est-ce pas là une parfaite aubaine. Je ne vous ferai pas l'affront de vous détailler toutes les démarches et nécessités mises en place, je pense que vous les avez tout à fait comprises, Monsieur le Directeur. Vous trouverez ci-joint une photo actuelle de la localisation.

Comme à nos habitudes, ce rapport est préliminaire et partiellement censuré. Je suis certaine qu'au moment où vous lirez cette note, le second rapport vous aura déjà été transmis par l'autre voie de transmission. Il est, conformément aux protocoles, bien plus détaillé et entièrement décensuré.

Je suis, sachez-le, très heureuse de vous transmettre ces bonnes nouvelles. J'attends également avec impatience notre prochaine partie de tennis, Monsieur le Directeur. J'ai une revanche à prendre après tout !

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur [REDACTED], mes chaleureuses embrassades.

Cordialement,
[REDACTED]

Pièce jointe à la note de Madame



Conclusion de Monsieur [REDACTED],
Responsable "Front Desk" à propos de l'événement
#3301

Monsieur le Directeur [REDACTED],

Après investigation de la part des équipes du Front Desk, nous avons pu être en mesure de déterminer les faits suivants :

1. L'individu immatriculé noclip#36 n'a pas franchi [REDACTED] intentionnellement.
2. L'élément #0003 a été détérioré [REDACTED] espace liminal.
3. Une équipe d'exploration a pu localiser avec succès la salle aux gradins visible dans l'élément #0003.
4. Noclip#36 [REDACTED]. Les détails de la contraction et de l'incubation sont disponibles dans le second dossier transmis.
5. Il semble qu'aucune rencontre avec [REDACTED] n'ait eu lieu.

Nous avons également pu émettre certaines hypothèses mais nous sommes également confrontés à plusieurs questionnements :

1. Nous pensons avoir un début de piste afin de lier de manière indirecte noclip#36 avec n [REDACTED] et l'événement # [REDACTED]. Nous vous transmettrons plus d'informations lors de notre prochaine réunion.
2. Nous avons pu retracer le chemin emprunté par noclip#36 lors de son Voyage. Cependant, il semble qu'il [REDACTED] pour atteindre l'étage 11. Nous devons donc nous poser la question suivante : noclip#36 avait-il une connaissance préalable de [REDACTED] que non.
3. L'équipe de maintenance a découvert noclip#36, [REDACTED] pas été réclamé. Nous ignorons pourquoi.
4. Nous [REDACTED] liminal a piégé noclip#36 avec la bouteille. C'est la première fois qu'y apparaît [REDACTED]

Bien que malheureux et malencontreux, notre département peut assurément affirmer que l'événement #3301 est un est un est un événement isolé qui n'aura aucune incidence sur le travail et la mission que nous menons.

Je tiens à vous affirmer que nos équipes continuent de travailler d'arrache-pied, et de concert avec les autres départements, afin d'atteindre nos objectifs. Chacun d'entre nous a conscience de l'importance de ce que nous faisons et des enjeux que tout cela représente.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur [REDACTED], l'expression de mes sincères salutations.

Cordialement,
[REDACTED],
Responsable Front Desk

Votre narrateur tente, chers camarades d'extramuros, une adresse aux amis de la lettre. La rubrique qui suit, nous vous la proposons comme le début d'une chaîne : il est question, comme pour toute lettre, d'un expéditeur, d'un sujet, d'un contexte et d'un destinataire.

Nous souhaitons que cette lettre en appelle d'autres : qu'elles se répondent directement, qu'elles reprennent un détail, qu'elles viennent d'un destinataire ou s'en affranchissent... Le tout est qu'un lien se forme, de numéro en numéro, croisant des récits, destins et lieux. Faites-nous cette lettre, que nous lirons sûrement, nous qui prenons le temps...

une
lettre

Sur l'enveloppe -

À l'attention de cet homme sur la digue, par un couchant bien entamé, qui avec la distance et la brume semblait flotter ou amputé de ses pieds, selon votre sens de l'esthétisme. Homme qui de fait n'avait pas de nom, selon ma représentation du monde, qui de fait n'avait pas d'âge, à peine une morphologie, terré dans ce manteau large et de contre-jour, mais à qui je veux écrire, de qui il me manque une adresse. C'est peut-être pourquoi j'écris sur l'enveloppe : pas de maison, pas de lettre, tout juste ce palier en papier kraft qui ne débouche sur rien, suspendu dans l'air et parmi la brume. Et sur cette enveloppe qui manquera bientôt de place j'aurais des questions à lui poser, osant le tutoiement, des questions sur la cible de son regard, là, dans cet amalgame des distances et des gris, des questions sur sa dimension physique, sa matérialité, en somme sur ses pieds, des questions qui me renseigneraient un peu, plus que sur lui, sur la digue et la brume et l'horizon plat et gris. J'écris sur cette enveloppe, je déclare que je vais poser des questions, et c'est le seul acte de littérature qui me soit accessible, faute d'adresse. Les mots se resserrent sur l'enveloppe ; les questions, comme la lettre et la brume, restent en suspens.

L'essai est-il un territoire
propice à l'exercice de la
littérature ?

Essai

La Conscience est-elle morte ?

Gwenaël Laurent

Belgique

Essai

Lors d'un voyage dans le nord-ouest de la Thaïlande, il m'est arrivé de faire une étrange rencontre. Il faisait chaud et humide, le soleil tombait à la verticale, nimbant les chemins poussiéreux d'un halo de lumière rouge sang. De la sueur me perlait le long du corps et les moustiques s'en donnaient à cœur joie. C'était quelques mois avant le début de mon doctorat. J'étais loin de me douter que les peines encourues, en cette jungle inhospitalière, n'étaient que le prélude d'un long périple dans le monde des idées.

En dépit de la chaleur accablante, il ne s'écoula pas longtemps avant que j'arrive aux abords d'un monastère. Au moment d'entrer dans la cour intérieure, j'ai entendu des voix non loin de moi. Il se trouvait là un jeune homme qui parlait avec faconde, agitant les mains à chaque mot — à moins que ce ne fût à cause des moustiques ? À ses côtés, un moine, plus âgé, écoutait silencieusement. En m'approchant plus près d'eux, j'ai constaté qu'ils discutaient d'un sujet proche de ma thèse : « En raison des connaissances accumulées sur le cerveau, affirmait le jeune homme d'un geste passionné, il est aujourd'hui permis de penser que la conscience, telle que nous la vivons, pourrait être une illusion. Vous savez ce qui m'a le plus saisi en commençant mes études en neurologie ? » Face à lui, le moine se contentait de sourire. Il posait ça et là des questions, sans donner son point de vue. À la fin de la conversation, il lui a proposé d'aller manger. Mais au moment de se lever, il s'est ravisé : « Supporteras-tu, a-t-il demandé, l'illusion de la nourriture ? »

Cette réplique m'a fait sourire, car je la trouve assez illustrative d'une tension existant, depuis le début de l'ère moderne, entre la science et l'expérience personnelle. Du point de vue purement intime et introspectif, la seule chose indubitable pour un moine bouddhiste est d'être, à un instant donné, conscience de quelque chose plutôt que rien. Le monde tangible qui se déploie sous le tâtonnement de ses doigts, de ses yeux, de sa langue, n'existe que dans la conscience qu'il en a. L'idée même d'être un sujet percevant le monde, un corps au sein de la matière, une personnalité pensante dotée de son histoire, de sa mémoire, de son caractère immuable, semble pouvoir être remise en cause. Seul existe l'instant dans sa plénitude — et encore, l'instant lui-même ne se laisse pas saisir si aisément ! Nous pouvons faire l'expérience consciente qu'il y a (quelque chose), sans pouvoir dire exactement cette chose (qu'il y a). Je pense, (donc) j'existe, ou encore : je suis celui qui est (conscience). →

La Conscience est-elle morte ?

Du point de vue de l'expérience scientifique en revanche, il semblerait que la certitude première soit l'existence d'un monde matériel, fait de hadrons, d'ondes et d'énergie, au sein desquels il est difficile d'expliquer comment émerge le phénomène de la conscience proprement dit. Lorsque je regarde le ciel sempiternel, que je me représente, un à un, l'infinité des mondes piqués sur la grande toile de la Voie lactée, comme tout autant d'étoiles en perdition dans le vide glacé de l'abîme, je ne puis m'empêcher de ressentir un curieux vague à l'âme. L'Univers me semble effroyablement plus réel que la conscience que j'en ai. Il est peuplé de sons, de couleurs, de fragrances enivrantes, qui ne sont rien d'autre que des particules quantiques en déplacement stochastique. Ce que je prends pour un authentique phénomène de conscience (la contemplation du ciel) n'est qu'un peu de bruit et de fureur (des réactions neurologiques dans le cerveau). La sensation d'être en vie n'est qu'une poignée de cendres échouées sur la jetée qui relie, intimement, l'infinité de l'océan à l'infirmité de mon esprit. C'est une terre vaine, sans lieu ni destination, digne du poème de T.S. Eliot¹ :

*Je te montrerai quelque chose qui n'est
Ni ton ombre au matin marchand derrière toi,
Ni ton ombre le soir surgie à ta rencontre,
Je te montrerai ton effroi dans une poignée de poussières.*

Tout se passe aujourd'hui comme s'il y avait, d'un côté, les théories neuroscientifiques du cerveau et, se tenant face à ces éminences grises, notre expérience intime d'être conscient. Dans le laboratoire du neurologue, nous ne sommes que des signaux électriques en perdition dans la toile glacée des liaisons synaptiques. Mais dans l'ici et maintenant, nous sommes le monde vécu dans sa totalité. À l'échelle de l'Univers, la mort d'un être humain est sans conséquence pour le destin des atomes — mais ici et maintenant, c'est un monde qui s'éteint ! Pris en étau entre ces deux représentations, qui nous compriment les poumons jusqu'à l'asphyxie, on trouve encore la force de demander : à quel titre la science donne-t-elle du sens à l'expérience que nous faisons d'être vivant ? Dans quelle mesure le fait d'être un sujet dans le monde, en retour, apporte-t-il un éclairage à la compréhension du cerveau ?

Pendant longtemps, les poètes ont tenté de faire voir quelque chose de significatif à propos de ce dont la raison ne permettait pas toujours de parler. Que l'on pense au *De Rerum Natura* de Lucrèce ou à l'*Hypérion* d'Hölderlin, la tradition littéraire est pétrie de l'idée que le rapport entre poésie et vérité est une voie royale vers la compréhension profonde du monde. Peut-être est-il venu le temps où philosophie, science et poésie peuvent cesser de se regarder en chiens de faïence ? L'époque est révolue où les disciplines attendaient, comme des soldats au fond de leurs tranchées, un signal pour s'élancer sur le terrain miné de la métaphysique ! Voilà longtemps que les obus conceptuels ont fini de détruire tout ce qui restait d'intelligible dans le champ de la pensée spéculative, si bien qu'il est



¹Eliot T.S., *Terres Vaines*.

La Conscience est-elle morte ?

urgent de réinvestir le *no man's land* des questions existentielles avec, pour seul manifeste, un fragment de Friedrich Schlegel :

L'histoire tout entière de la poésie moderne est un commentaire suivi du bref texte de la philosophie ; tout art doit devenir science et toute science art : poésie et philosophie doivent être réunies².

La conversation que j'ai surprise en Thaïlande entre le jeune neurologue et le moine bouddhiste m'a fait conscientiser — ou illusionner — quelque chose d'important : un profond écart s'est creusé entre la vérité de la science à propos du cerveau et la vérité du sujet humain à propos de sa conscience. Cet écart, du reste, ne semble pas concerner que le cerveau et la conscience. Il semblerait que notre représentation intuitive du monde, celle que l'on acquiert à partir de notre expérience personnelle, soit en porte-à-faux avec la conception scientifique de l'Univers en son entier.

Schrödinger disait déjà, à propos de la physique quantique, que ses énoncés sont « moins absurdes peut-être que *cercle triangulaire*, mais beaucoup plus que *lion ailé*³. » Est-il encore possible de nous faire une image mentale cohérente des phénomènes de la nature ? Comprenons-nous réellement les machines que nous utilisons au quotidien ? Pouvons-nous expliquer pourquoi un algorithme nous propose tel ou tel type de contenu sur internet ? Sommes-nous capables de nous fédérer autour d'une vision commune de la nature ? Pouvons-nous seulement songer au monde de demain sans nous représenter ce brouhaha énigmatique et chaotique, percé de lignes noires et blanches, qui s'apparente à la neige des vieux téléviseurs analogiques ?

Notre société occidentale semble avoir emprunté un double chemin, celui de l'individualisme et celui du matérialisme. Le premier a fait de notre conscience un espace privé : nos valeurs, nos croyances, nos pensées sont devenues choses personnelles. Le matérialisme quant à lui a fait de l'espace extérieur à notre conscience la seule source d'intelligibilité. Tout ce qui est réel doit trouver, par principe, une explication dans le jeu mouvant des atomes, dans la friction des ressorts, dans les oscillations magnétiques, dans les sauts de puce des particules quantiques.

Au départ, notre expérience intime de la nature coïncidait avec ce que la science nous en disait. L'individualisme et le matérialisme étaient des voies royales vers la liberté et la compréhension du monde. « Nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature » disait encore Descartes dans une naïveté toute pardonnable. Mais au fur et à mesure que nous nous sommes approchés du sommet du développement technique, des obstacles sont venus se placer en travers de notre chemin. Des cailloux sont apparus. Des crevasses se sont dessinées. Des nids de pies, des racines, des broussailles sont venus nous incommoder. Nous sommes désormais comme ces voyageurs qui, perdus au cœur de la forêt équatoriale, n'ont pas le recul suffisant pour se situer dans le ➔

²Fragments critiques, Fgt. 115, 1797, cf. Ph. Lacoue-Labarthe et J.-L. Nancy, *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Seuil, 1978, p. 95.

³Cité depuis Hannah Arendt, *La Condition de l'Homme moderne*, p.36.

La Conscience est-elle morte ?

paysage global.

Nous avons aujourd'hui l'impression que le monde que nous avons créé n'est plus sous notre contrôle. Les théories que nous avons mises au point, tout comme les machines que nous concevons, se passeraient bien de nous pour définir les normes du vrai ou de l'utile. La nature se détériore, les espèces sont au bord de l'extinction. Jamais encore nos sociétés n'avaient été si près de subir une transformation générale. En dépit de cet état d'urgence, nous restons incapables de donner de la valeur à la nature et nous ne pouvons guère davantage en donner à l'humanité de l'Homme. Nous contemplons la fonte des glaciers comme Néron observait, émerveillé, le feu au milieu de la cité. La beauté de la montagne enneigée, l'angoisse muette des constellations, le silence de la jungle équatoriale, l'histoire de nos forêts, de nos rivières, des espèces animales, rien de tout cela n'a de prise réelle sur le cours des marchés, sur la production d'objets techniques ou le progrès économique.

« Quel artiste meurt en moi ! » crie-t-on lorsque l'on réalise que les valeurs du beau et du juste ont si bien déserté le monde extérieur qu'elles n'existent que dans l'âme périssable de ceux qui y croient. Tout ce qu'il reste d'essentiel, tout ce à quoi nous pouvons encore donner un sens et de la valeur, s'est réfugié dans la sphère intime de notre cœur, dans nos relations amoureuses, dans notre journal intime, dans nos projets artistiques, dans nos petits actes d'insurrection invisibles. Le sanctuaire sacré du Beau, du Bien et du Vrai, l'insoumission de notre intimité, demeure au milieu du brasier. C'est la basilique Sainte-Sophie qui défie les ruines de Constantinople. Le monde peut mourir, la civilisation peut succomber, mais cette vie morale et esthétique qui nous habite demeure inviolable.

C'est pourquoi je voudrais faire l'hypothèse que la conscience, entendue au double sens de conscience de soi et de conscience morale, est le lieu de résistance, la pierre d'achoppement, de l'individualisme et du matérialisme. Et pour cause ? C'est à la fois un problème que la science, dans sa méthodologie, n'est toujours pas parvenu à élucider, mais peut-être aussi le point de départ d'une reconquête du sens et de la valeur de la nature.

Parvenir à comprendre la conscience de l'être humain depuis une perspective intime, et expliquer pourquoi la science ne sait pas la décrire entièrement en des termes objectifs, c'est légitimer la vérité dont cette conscience subjective est porteuse. C'est ouvrir la porte à un autre registre de discours sur la réalité. C'est réhabiliter notre vécu individuel dans la sphère publique du savoir. C'est permettre à la conscience humaine de renaître de ses cendres.

Tout au long de ce livre, je tenterai de montrer pourquoi les expériences de conscience introspectives, tantôt contemplatives, tantôt poétiques ou spirituelles, qui façonnent notre identité, nos valeurs, nos espoirs, ne semblent pas pouvoir être traduites dans un langage empirique, froid et mathématique. La raison de cette impossibilité vient de la nature même de la vie intérieure de l'Homme.

Du point de vue purement interne et intuitif, « être en vie » désigne la →

La Conscience est-elle morte ?

propriété indiscutable d'avoir une intériorité, de sentir, de penser, d'être un Je, c'est-à-dire, une fenêtre ouverte sur le monde. C'est à la fois l'expérience la plus universelle, mais aussi, paradoxalement, la plus difficile à décrire. Les mots qui sont à ma disposition, en effet, sont mal taillés pour toucher, comme une flèche fatale, l'arc qui les propulse. Ils me dépeignent cette « vie interne » qui m'anime, non pas comme le fondement universel de la subjectivité, mais comme un objet du monde parmi d'autres.

Or chaque fois que je cherche à décrire les pensées, les émotions, les sentiments qui me traversent au quotidien, à l'aide des outils de la science quantitative, je ne fais que me les représenter dans un miroir. Je sens que les reflets de ce miroir ont une certaine profondeur, qu'ils évoluent dans un monde en trois dimensions, mais cette épaisseur échappe au contact des mains ; elle s'évanouit dans la brume du petit matin ; elle s'efface comme l'empreinte des pas sous une pluie de printemps.

Les seules expressions « avoir des sentiments » ou « avoir des pensées » semblent trahir ce qui est en jeu dans le fait « d'être en vie », puisque les sentiments et les pensées ne se présentent pas à celui qui les vit comme quelque chose qu'il possède accessoirement, mais comme quelque chose qu'il est intégralement. Pour le dire en un mot : l'être conscient est un artiste cherchant à capturer le vivant qu'il porte en lui dans une nature morte. Tel Pygmalion, il aimerait transférer la vie à la pierre des mots, au marbre des théories, au granite de l'art. Or au contact du pinceau, du ciseau et de la plume, cette vie florissante que je touche du doigt se fane comme un pétale d'hiver.

Il est d'ailleurs curieux que la plupart des gens, lorsqu'on leur demande de définir *la vie*, cherchent à inventorier les propriétés qui distinguent *le vivant* du feu ou de la pierre, plutôt que de songer, même sporadiquement, à tourner le regard à l'intérieur d'eux-mêmes. Je suis moi-même si bien habitué à cette définition externe et formelle du vivant que j'ai tendance à oublier le problème fondamental : de quel droit la vie interne et intuitive que Je suis en tant que conscience serait-elle contenue dans la vie de ce Moi, externe et objective, que j'ai devant les yeux ? Comme toutes les grandes énigmes, il se pourrait que la raison seule ne soit pas habilitée à répondre à la question de la vie consciente. L'intellect en effet, concernant les choses les plus essentielles, est très circonscrit. Encore que nous comptons chaque jour jusqu'à deux, nous serions bien en peine de dire ce que c'est que le nombre « un » et le nombre « deux ». La faiblesse des définitions rationnelles ne m'empêche cependant pas de manipuler les règles de l'arithmétique. Nous faisons chaque jour des opérations de calcul somme toute mystérieuses, dont l'évidence s'impose à nous, alors même que nous ne savons pas dire ce qu'elles représentent exactement.

De façon analogue, l'absence de définition fondamentale au sujet de la conscience ne m'empêche pas de parler de ce quelque chose d'éphémère, de cette étincelle brillante et capricieuse, qui fait la beauté du monde caverneux de l'esprit. La ligne de partage entre les mots et les choses, entre le Je et le Moi, le



La Conscience est-elle morte ?

reflet de l'astre mourant sur l'onde silencieuse, est peut-être l'ultime refuge de la « vraie » vie ?

C'est pourquoi j'aimerais prendre au sérieux le problème épineux de l'intériorité et essayer de comprendre par quels jeux de significations la *conscience vive*, et non simplement *vivante*, peut être mise en relation avec le portrait froid, net et précis — et pour ainsi dire *mort* — que la science nous en donne à voir.

Cette question que je soulève, en prêtant à ma plume de plomb un peu de la légèreté des poètes, est singulière en ceci que l'objet d'investigation (la conscience) est également le sujet grâce auquel la question peut être envisagée. Comme je tâcherai de le montrer, il y a en effet dans le mystère de la conscience une ambiguïté inhérente à sa nature, une confusion entre l'outil et le matériau, entre l'observateur et l'observé. Tout se passe, en dernier ressort, comme s'il fallait déjà avoir une conscience pour poser la question de savoir ce qu'elle est.

Il s'ensuit que la conscience ne peut pas faire l'objet d'une expérience neutre, comme il l'est généralement admis concernant les objets tombant dans le giron de la démarche scientifique. Il n'est pas possible de la placer en face d'un télescope ou d'en soumettre un échantillon au microscope. Bien qu'elle soit au centre de la perception, elle semble échapper aux lois connues de la diffraction. C'est un couteau au fil certes aiguisé, mais incapable de se couper lui-même.

Sitôt dépossédée de tout ce qu'elle avait de magique ou d'exact, la conscience n'est plus qu'un astre capricieux posé au milieu des atomes, le spectre d'un idéal scientifique, le malin génie fait de chair et de pensées glacées ; et encore que rien en elle ne soit connu autrement qu'à la lumière capricieuse d'une minuscule chandelle, les plus audacieux ne cesseront jamais de scander : « et pourtant, elle tourne ! »

Cette constatation étonnante que quelque chose est déjà présent dans la conscience que la science ne peut pas observer est peut-être ce qui, de l'avis des poètes, a poussé des générations d'êtres humains à chercher des réponses, non pas sur le sol ferme de la rationalité, mais dans les eaux mouvantes d'une expérience spirituelle ? Ces eaux-là ne se laissent pas décrire en une seule fois, comme une grande toile naturaliste (ou comme une fresque que la science historique serait chargée d'excaver) mais bien plutôt comme une peinture impressionniste.

Une telle peinture capture en elle le ciel entier des idées, mais de façon telle, cependant, que le pâle reflet des formes pures n'ait plus rien de proprement, et indubitablement, universel. Ce qui s'y joue, bien au contraire, c'est la conviction d'être une subjectivité piégée, jusqu'aux mollets, dans la fange sans nom du monde terrestre. Une subjectivité dotée, en ses tréfonds, de l'intuition d'un infini — et qui cherche des yeux, comme le nouveau-né sur le sein maternel, de quoi alimenter son idéal de transcendance. « La vie est un mystère qui doit être vécu » disait très justement Gandhi.

Cet essai s'ouvrira donc sur la question épineuse de savoir quel rapport →

La Conscience est-elle morte ?

entretiennent la science, d'une part, et le mystique d'autre part. Ces deux prismes ne seront pas envisagés en tant que discours, mais en tant qu'attitudes. Loin, donc, de chercher à éplucher une littérature qualifiée de rationaliste et de l'opposer méthodiquement à un corpus jugé, bon gré mal gré, comme relevant d'une tradition mystique donnée, il s'agira de déterminer ce qu'il y a de proprement général à l'inquisition rationnelle qui explique que le public puisse se tourner vers le mystique ; et ce qu'il y a dans cette dernière qui explique les qualités académiques intrinsèques de la science. De cette façon, j'espère être en position de répondre à la question suivante : la conscience vive peut-elle renaître de ses cendres ?

Gwenaël Laurent achève une thèse sur la critique de l'intelligence artificielle à l'UCLouvain (Belgique).

Détenteur d'un diplôme en philosophie, en ingénierie et en psychologie, il ne jure que par l'interdisciplinarité. Il rêverait de mêler la réflexion philosophique à la prose poétique et romanesque. Seule une langue proprement vibrante peut en effet sortir l'intellectualisme académique d'une pâle écholalie du concept.

Pour aller plus loin, retrouvez une interview de Gwenaël sur [YouTube](#), à propos de ses essais sur la conscience.

Un mot de l'auteur sur l'essai, dont le texte précédent est un extrait :

« La conscience est-elle morte ? » part du constat que la conscience vive, celle que nous éprouvons dans notre subjectivité, échappe à l'explication scientifique du monde. Il est certes possible d'étudier les comportements du cerveau, mais cela ne nous avance guère sur le mystère fondamental : qu'est-ce que le Je qui est, qui pense, qui sent ? Dans cet essai, je plaide qu'il est urgent de réhabiliter l'introspection dans la démarche d'investigation scientifique et philosophique. Je cherche également à décrire certaines des conséquences que la mise entre parenthèse du Je, entendu comme l'expérience à la première personne, induit quant à l'organisation de notre société. Cet essai a reçu le premier prix Arts et Lettres de France 2022.

Alors...

Bilan

Depuis le mois de mars...

Extramuriens, extramuriennes, sympathisants intramuriens,

Un point d'étape s'impose à la publication de ce deuxième numéro qui nous ravit par la variété de son contenu et de ses horizons : France, Belgique, Maroc, Royaume-Uni, notre souhait de célébrer la francophonie la plus large est comblé. La revue est passée, en deux numéros, de 52 à 83 pages. Il s'agit de notre nouveau minimum ; sera-ce notre plafond ? Qui sait...

Cette aventure est une histoire de fructueux bavardages : avec les journalistes (articles dans *L'Eveil de Pont-Audemer*, *Paris-Normandie*, *ActuaLitté...*), les professionnels de l'édition, les imprimeurs, et surtout, surtout – c'est notre principal bonheur – avec les auteurs qui partagent notre vision de la littérature et nos petites frustrations d'extramuriens. Tant que nous y sommes, nous souhaitons remercier chaleureusement la ou les personnes derrière le site **Textes à la pelle**, qui relaie(nt) nos appels à textes et sans qui nous n'aurions pu espérer une mise en route si rapide et enthousiaste. Une **cagnotte** existe pour encourager cette initiative qui réunit auteurs et petits éditeurs.

« *Et maintenant* » nous direz-vous ?

L'enthousiasme susdit a contaminé nos cœurs – allons, narrateur, est-on contraint de basculer de suite dans la guimauve ? – notre équipe et nous voici avec une proposition : et si cette revue numérique devenait, aussi, **une revue papier** ? Nous souhaitons en effet conjuguer ces deux versions : la revue numérique gratuite d'un côté, pour favoriser une lecture large, accessible à tous, sans considération économique ET la version papier, parce que le papier est plus aisément valorisable, parce qu'il a ce petit prestige supplémentaire qui, nous le croyons, nous permettra de croître plus vite, avec en ligne de mire quelques marottes : la rémunération des auteurs publiés dans la revue, la publication de romans...

Nous vous proposons de participer à une **campagne de financement** déjà bien entamée, et qui s'apparente davantage à une campagne de précommande ; l'objectif est d'imprimer les numéros 1 et 2.

Et parce que votre narrateur est trop bavard, terminons, plus factuellement, par le calendrier idéal des prochaines publications :

Décembre 2024 : Restes #3

Mars 2025 : Hors-Série #1 – Thème : Le visage

Juin 2025 : Restes #4

Vos textes sont les bienvenus, pour le prochain numéro comme pour le HS. Un petit tour sur notre **page dédiée** est recommandé. La limite de caractères espaces comprises pour le HS est augmentée à 50 000.

*Petit à petit, dans l'imagination, parmi le territoire sauvage de l'extramuros, se dessine quelque chose comme un sentier.
L'extramurien, alors, commence à s'équiper...*

Suivez l'actualité de la revue sur <https://revuerestes.wordpress.com/>

Un mal d'yeux que j'avais s'aggrava. La nuit, mes paupières se collaient l'une contre l'autre, de sorte que j'étais complètement aveugle, jusqu'à ce qu'on me les eût baignées. Ce fut elle qui fut chargée de me conduire à l'infirmierie. Tous les matins, elle venait me prendre au petit dortoir. Je l'entendais venir depuis la porte. Ce n'était pas long ; elle me saisissait la main, et m'entraînait du même pas qu'elle était venue, sans s'occuper si je me cognais aux lits. Nous traversions les couloirs comme le vent, et descendions les deux étages comme une avalanche ; mes pieds rencontraient une marche de temps en temps ; je descendais comme on tombe dans le vide ; Augustine avait une main ferme qui me tenait solidement. Pour aller à l'infirmierie, il fallait passer derrière la chapelle, puis devant une petite maison toute blanche ; là, on redoublait de vitesse. Un jour que, n'en pouvant plus, j'étais tombée sur les genoux, elle me releva avec une tape sur la tête, en disant : – Dépêche-toi donc, on est devant la maison des morts. Tous les jours ensuite, dans la crainte que je tombe, elle m'avertissait quand nous étions devant la maison des morts. J'avais surtout peur de la peur d'Augustine. Puisqu'elle courait si fort, c'est qu'il y avait du danger. J'arrivais à l'infirmierie en nage et sans souffle ; quelqu'un me poussait sur une petite chaise, et mon point de côté était passé depuis longtemps quand on venait me laver les yeux. Ce fut encore Augustine qui me conduisit dans la classe de sœur Marie-Aimée. Elle prit une voix timide pour dire : – Ma Sœur, voilà la nouvelle. Je m'attendais à une rebuffade, mais sœur Marie-Aimée me sourit, m'embrassa plusieurs fois, et dit : – Tu es trop petite pour être sur un banc. Je vais te mettre ici. Et elle me fit asseoir sur un petit banc, dans le creux de son pupitre. Comme il y faisait bon dans ce creux de pupitre ! Comme la chaleur des jupes de laine caressait mon corps tout meurtri par les escaliers de bois et de pierres ! Souvent deux pieds se posaient de chaque côté de mon petit banc et je me trouvais étroitement enclavée entre deux jambes nerveuses et chaudes. Une main tâtonnante m'appuyait la tête sur les jupes entre les genoux, et sous cette main douce, et sur cet oreiller chaud, je m'endormais. Quand je m'éveillais, l'oreiller se transformait en table. La même main y déposait des débris de gâteaux, de menus morceaux de sucre, et quelques bonbons. Autour de moi, j'entendais vivre le monde. Une voix pleurait : – Non, ma Sœur, ce n'est pas moi. Des voix criardes disaient : – Si, ma Sœur, c'est elle. Au-dessus de ma tête, une voix pleine et chaude imposait silence, en s'accompagnant de coups de règle sur le pupitre, qui résonnaient et faisaient dans mon creux un bruit énorme. Parfois, il se faisait un grand mouvement. Les pieds se retiraient de mon petit banc, les genoux se rapprochaient, la chaise remuait, et je voyais se pencher vers mon nid une guimpe blanche, un menton mince, des dents fines et pointues, et enfin deux yeux caressants qui m'apportaient la confiance. Aussitôt que mon mal d'yeux fut guéri, un alphabet s'ajouta aux friandises. C'était un petit livre où il y avait des images à côté des mots. Je regardais souvent une grosse fraise que j'imaginais au moins aussi grosse qu'une brioche. Quand il ne fit plus froid dans la classe, sœur Marie-Aimée me plaça, sur un banc entre Ismérie et Marie Renaud, qui étaient mes voisines de lit. De temps en temps, elle me permettait de revenir à mon cher creux, où je trouvais des livres avec des histoires qui me faisaient oublier l'heure. Un matin, Ismérie m'entraîna en grand mystère pour m'apprendre que sœur Marie-Aimée ne ferait plus la classe, parce qu'elle allait prendre la place de sœur Gabrielle pour le dortoir et le réfectoire. Elle ne me dit pas où elle avait appris cela, mais elle en était toute chagrinée. Elle aimait beaucoup sœur Gabrielle, qui la traitait toujours comme un petit enfant ; mais elle n'aimait pas cette sœur Aimée, ainsi qu'elle l'appelait avec un air de mépris, quand elle savait n'être entendue que de nous. Elle disait aussi que sœur Marie-Aimée ne lui